

**Le Père Em. GEORGES**  
de la Congrégation de Jésus et Marie  
dite des Eudistes

---

# **Mgr Gustave BLANCHE, C. J. M.**

**Évêque de Sicca**

**PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE**  
du Golfe Saint-Laurent et du Labrador

**(1848-1916)**

*Bonus Miles Christi !*  
Un bon soldat du Christ.  
(St PAUL).



**BATHURST OUEST**  
**NOVICIAT DES PÈRES EUDISTES**

—  
**1923**

*Nihil obstat :*

Ch. LEBRUN, V. P.

*Bathurst, 1<sup>er</sup> février 1923.*

Imprimatur :

PATRICE-ALEXANDRE,  
*évêque de Chatham.*

*Bathurst, 8 février 1923.*

A SA GRANDEUR  
MONSEIGNEUR P.-A. CHIASSON  
SUCCESSEUR DE MGR BLANCHE  
A LA TÊTE DU COLLÈGE DE CHURCH POINT  
ET DU VICARIAT APOSTOLIQUE DU GOLFE SAINT-LAURENT,  
ACTUELLEMENT ÉVÊQUE DE CHATHAM, N. B.

HOMMAGE  
DE RECONNAISSANCE  
ET DE RESPECTUEUX DÉVOUEMENT.

## AVANT-PROPOS

---

Bonus Miles Christi : un bon soldat du Christ.

*Tel Mgr Blanche nous est apparu à travers ses œuvres, sa correspondance, et le souvenir que conservent précieusement de lui ceux qui l'ont connu et aimé ;*

*Tel aussi avons-nous essayé de le représenter dans les pages suivantes, consacrées à sa chère et vénérée mémoire.*

*Ces pages nous les avons écrites « Con Amore » ; mais aussi en toute bonne foy.*

*Nous y avons eu l'ambition de nous tenir à égale distance et du panégyrique et du réquisitoire. C'est dire que, tout en y faisant une large part aux remarquables vertus de notre héros, nous n'avons pas cru devoir en taire « les humanités », suivant le joli mot de cette admirable et très humaine Elisabeth Le Sueur.*

*Nous avons cru, en agissant ainsi, rendre service aux âmes de bonne volonté, que l'on décourage trop souvent, en leur proposant d'inaccessibles modèles.*

*Celui que nous leur offrons, dans ce modeste volume, aura, du moins, l'avantage de leur rappeler que, pour la majorité des chrétiens, la sainteté est tout entière*

*dans une filiale et complète soumission à la volonté  
de Dieu, et dans un accomplissement, aussi parfait  
que possible, de l'obscur et pénible devoir quotidien.*

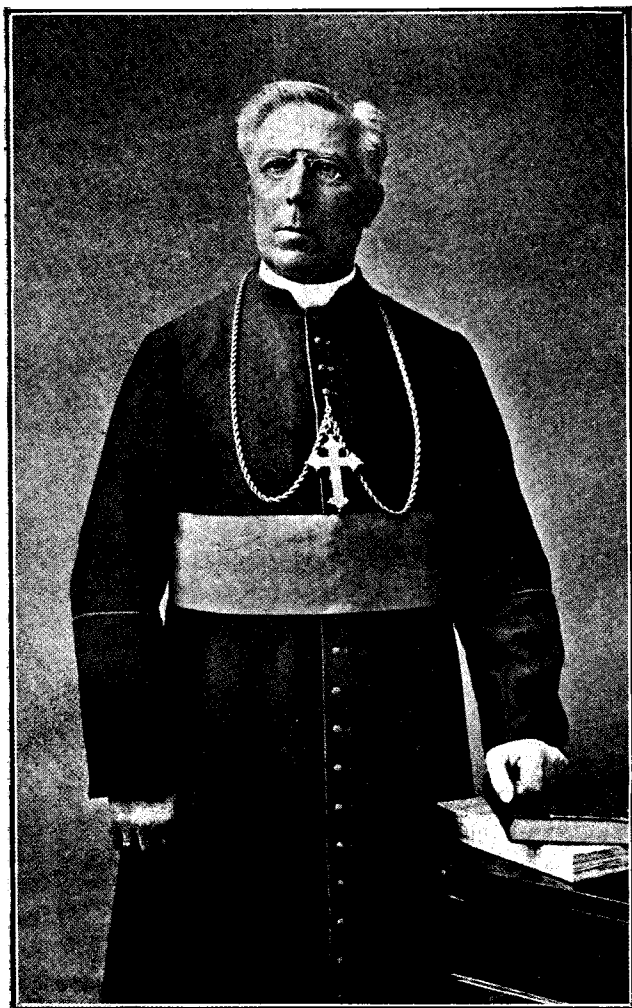
Em. GEORGES,

*Prêtre*

*de la Congrégation de Jésus et de Marie,*

*En la fête de la Conversion de saint Paul,  
25 janvier 1923.*

---



Monseigneur Blanche

## CHAPITRE PREMIER

### La formation d'un futur Soldat La Famille — Le Collège (1858-1866)

---

Voilà déjà longtemps, dans le pays breton,  
Où les cœurs sont très doux, mais les têtes très dures,  
Il y avait partout grande pitié, dit-on :  
On pillait, on tuait, sur les routes peu sûres,  
Et l'Anglais qui rêvait d'asservir nos aïeux,  
Promenait la terreur dans toute l'Armorique.  
Allait-il donc périr le peuple glorieux,  
Dont les bardes chantaient l'épopée héroïque ?

Figée en son granit, Bretagne ne meurt pas ;  
Très française de cœur, quoique toujours bretonne,  
Et quand il faut, elle a des preux et des soldats  
Dans les nombreux enfants, que sa terre lui donne,  
Pour lui garder le droit de marcher son chemin.  
Et Beaumanoir alors, à la tête des Trente,  
Monseigneur<sup>1</sup>, chez vous-même, auprès de Josselin,  
Délivra les Bretons, dans une lutte ardente.

Mêlée âpre, acharnée, et joûte de géants ;  
Car Anglais et Bretons voulaient mourir ou vaincre ;  
Point de lâche n'était parmi les combattants.  
Mais Beaumanoir blessé, qu'on ne pouvait convaincre

1. Ces strophes font partie d'une pièce de vers, lue à Mgr Blanche, au lendemain de la première Confirmation administrée, par lui, dans son ancien Collège de Church Point en 1913. Elles ont le révérend Père Braud pour auteur.

De quitter le combat, avait soif. L'un des siens  
Apercevant son chef balafre d'une entaille,  
Lui cria : « Beaumanoir, bois ton sang, si tu tiens  
À sauver ton pays, à gagner la bataille. »

Et les Bretons têtus burent leur sang. Le soir  
Josselin acclamait, après la lutte horrible  
Libres, grandis, vainqueurs, les preux de Beaumanoir.

Je ne sais pourquoi ces strophes d'une allure toute martiale, me reviennent à l'esprit, au moment où j'entreprends de raconter, à grands traits, la vie de celui, à qui — gracieux et délicat compliment — elles furent adressées en une circonstance solennelle. Mais elles me fournissent une entrée en matière si naturelle, que je n'ai pu résister à la tentation de les reproduire.

C'est donc en plein pays d'épopée qu'il faut placer le berceau de Sa Gr. Mgr Gustave-Marie Blanche. Il naquit en effet à Josselin le 30 avril 1848.

Toutefois Josselin n'appartient pas seulement à l'histoire militaire de l'indomptable province bretonne ; elle occupe aussi une place exceptionnelle dans les annales de sa dévotion envers la très sainte Vierge :

Si dans la Bretagne fidèle  
Josselin porte un nom princier ;  
Si partout sa gloire étincelle  
Quel ornement la rend si belle ?  
C'est Notre-Dame du Roncier.

On devine tout de suite, les influences bienfaisantes, qui s'exercèrent, dès le bas âge, sur le futur vicaire apostolique du golfe Saint-Laurent.

Hâtons-nous d'ajouter que celles, que nous venons

d'indiquer, ne furent pas les seules. Si, en effet, suivant une théorie chère au positivisme moderne, nous subissons fatalement l'empreinte du milieu dans lequel nous vivons, bien plus profonde encore est celle, que la famille imprime sur notre physiologie morale.

Il en fut bien ainsi du héros de ces pages. Gustave-Marie Blanche appartenait à une famille très honorable, dans laquelle on était médecin ou pharmacien de père en fils ; dans laquelle surtout, soit du côté paternel, soit du côté maternel, de génération en génération, on se transmettait, comme une sorte d'héritage sacré, tout un passé de probité, de droiture, de culte du devoir, que nous retrouverons, tout entier en celui qui devait, entre tous, illustrer le nom des Blanche.

Qu'on nous permette de citer deux faits qui nous aideront à respirer, un instant, l'air qui régnait dans cette famille, où l'on avait, à un si haut point, le souci de l'honneur et de la responsabilité professionnelle.

M. Blanche, le père de Gustave, outre la pharmacie dont il était le titulaire, tenait à Josselin un important commerce d'épicerie, très achalandé, surtout durant le temps des pèlerinages. C'était, chez lui, que les pèlerins se procuraient les cierges, qu'ils faisaient brûler devant la statue miraculeuse de Notre-Dame du Roncier. Or, quelque fut l'affluence des clients, jamais M. Blanche ne consentit à recourir au service d'un commis ; et cela, uniquement par crainte de voir quelque erreur se glisser dans l'exécution des ordonnances qui lui étaient confiées.

Ce consciencieux pharmacien avait épousé en

1840, M<sup>lle</sup> Caroline Hayard, seconde fille d'un propriétaire d'une importante tannerie de la Roche-Bernard. Quand M. Hayard se retira des affaires, une fois sa fortune faite, il désirait acquérir une propriété confisquée au temps de la Révolution. Il s'aboucha donc avec le descendant des anciens possesseurs de celle-ci, lequel se trouvait alors dans une situation financière assez gênée. Et voici la réponse bien flatteuse qu'il en reçut : « Je serai heureux, puisque moi-même je me trouve dans l'impossibilité de reprendre mon bien de famille, de le voir passer entre les mains d'un aussi honnête homme que vous ».

Du mariage si bien assorti de Louis-Marie-Antoine Blanche et de Marie-Caroline Hayard, en plus de Gustave-Marie, naquirent deux autres fils : Joseph-Noël, et Marie-Louis.

Hélas ! leur union ne fut que de courte durée : au bout de douze ans (1852), M. Blanche, épuisé par le travail, était terrassé par une anémie cérébrale, dont il ne se releva pas, et qui, deux ans après, le conduisit au tombeau. Il n'avait alors que 49 ans.

Sa courageuse veuve tint vaillamment tête à l'épreuve. Pendant les deux longues années que dura l'agonie de son mari, elle avait confié ses deux aînés, Joseph et Louis, à leur grand-père maternel, M. Hayard, qui leur avait immédiatement fait commencer leurs études au Petit Séminaire de Guérande. Elle ne conserva, auprès d'elle, que son petit Gustave, alors âgé de quatre ans.

A la mort de son mari, M<sup>me</sup> Blanche se vit contrainte, par la force des choses, de vendre la pharmacie ; et sur le conseil de son beau-frère, l'excellent docteur Blanche — des bons soins duquel des géné-

rations d'élèves du Collège Saint-Sauveur gardent un souvenir reconnaissant — elle vint habiter Redon. Deux de ses fils, l'aîné et le cadet, iraient au Collège Saint-Sauveur; le second, qui manifestait certains goûts pour la marine, serait envoyé au lycée de Nantes.

C'est ainsi que Redon devint pour Gustave Blanche comme une seconde patrie, où s'écoula la majeure partie de son enfance et de son adolescence.

Ajoutons immédiatement qu'il n'en resta pas moins profondément attaché à Josselin, sa ville natale. Devenu évêque, l'année même qui suivra sa consécration épiscopale (1906), il reviendra au pied de Notre-Dame du Roncier, dont, le 8 septembre, il présidera la fête et l'antique procession; de plus, jusqu'à la fin de sa vie, dans ces moments d'épanchement, comme il lui arrivait d'en avoir avec ses intimes, il aimera à évoquer ses impressions d'enfance, à rappeler ses promenades, le long du canal de Nantes à Brest, sous la surveillance maternelle. Un jour même, en veine de confiance, alors que de lourdes préoccupations d'administration assombrissaient son front, Mgr Blanche se prit à rêver tout haut : les yeux fermés, comme captivé par une vision intérieure, un sourire d'aise sur les lèvres : « Ah ! murmura-t-il, que j'aimerais encore une fois revoir ces lieux aimés, refaire ces belles promenades d'autrefois ! »

Il avait évidemment laissé tout un coin de son cœur à Josselin.

A la rentrée de 1858, Gustave Blanche était admis comme élève au Collège Saint-Sauveur de Redon.

Nous n'avons pas à faire l'histoire de ce Collège qui a bien mérité de l'Eglise et de la patrie bretonne.

Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur désireux de s'initier à celle-ci, à l'intéressant ouvrage consacré au Collège Saint-Sauveur par l'un de ses anciens élèves, le vicomte H. Le Gouvello : il y trouvera, avec l'évocation du glorieux passé de cette vénérable institution, un bel hommage de reconnaissante admiration, rendu à l'éducation profondément catholique et française, que les Pères Eudistes savaient donner à la jeunesse de leurs collèges.

Contentons-nous de rejoindre, à Saint-Sauveur de Redon, Gustave Blanche qui vient d'en franchir le seuil, pour la première fois.

Nous ne le connaîtrions pas complètement si nous ne nous faisons pas une idée au moins sommaire de la forte discipline et de l'esprit chevaleresque, qui régnait alors dans ce Collège, où il ne tarda pas à se ranger parmi les modèles et où, il fut bientôt un brave entre tous les braves, un ardent entre tous les ardents.

Discipline de fer, ardeur généreuse : ne semble-t-il pas qu'on entrevoit déjà les traits fondamentaux de celui qui fut, et resta, toute sa vie, un intrépide et inlassable soldat du devoir.

Il y avait alors, à la tête de Saint-Sauveur, un homme qui avait, à un très haut point, le sens de ses fonctions, et de ses responsabilités d'éducateur.

Jamais quand la discipline et l'autorité étaient en jeu, on ne le voyait transiger. Voici un exemple frappant de sa ténacité, raconté avec une petite pointe d'humour, par un des contemporains de Gustave Blanche :

« Il faut savoir que le P. Gaudaire était très exigeant sur les détails ; ainsi, par exemple, défense était

faite de laisser traîner par la maison, un seul morceau de papier, surtout dans le corridor du supérieur ; et la défense s'observait, avec une exactitude, grand Dieu ! Or, un beau matin, le P. Gaudaire aperçut un morceau de papier blanc, juste devant sa porte, comme exprès !!! Qui avait fait le coup ? Immédiatement un coup de cloche réunit les élèves.

« Il est bon de dire ici que la présence du P. Gaudaire produisait sur eux à peu près le même effet que l'arrivée d'un aigle dans une bande de moineaux ; pas un mouvement, pas une syllabe, pas un soupir ! Et quand il relevait la fameuse calotte et qu'il promenait, sur les visages, son regard sévère et perçant, oh alors ! je vous laisse à penser si l'immobilité, si la rigidité devenait absolue !

« Le P. Gaudaire rassemble donc les élèves, et invite le coupable à se déclarer : *Motus* ! Vous voyez la scène !!!

« J'aurai le nom du coupable, » dit lentement le supérieur, « et jusque là, plus de récréations ni de « promenades ». Trois jours durant, il en fut ainsi, et la consigne s'exécuta dans toute sa rigueur : on passait des classes à l'étude, et de l'étude au réfectoire, directement, sans répit.

« Il n'y eut pas un murmure ; mais les consciences s'indignaient contre ce coupable inconnu, qui obligeait, par son lâche silence, le supérieur à sévir. Enfin, après trois longs jours, le criminel fut découvert : c'était un pauvre frère point méchant, qui, soit négligence, soit oubli, avait jeté le malheureux papier, juste à l'endroit le mieux choisi, pour mécontenter le P. Gaudaire ! Celui-ci dédommagea les élèves par une grande promenade : et eux tous, fiers de compter

dans leurs rangs ni coupable ni lâche, se félicitèrent presque autant de l'aventure elle-même que de la joyeuse partie de plaisir qui en était le dénouement. »

Le même narrateur témoigne que, malgré ses rigueurs, le P. Gaudaire était aussi aimé que craint, et la vénération qu'il inspirait est restée vivace dans le cœur des élèves de ce vieux temps.

« C'est que, ajoute-t-il, à une sévérité réelle, à son aspect toujours sérieux, à un abord toujours réservé et froid, le P. Gaudaire joignait une admirable droiture de procédés, une bonté profonde, une source inépuisable de dévouement et d'affection. C'était un maître, à coup sûr, mais c'était aussi un père<sup>1</sup>. »

L'avenir dira le profit que Gustave Blanche tira des fortes et viriles méthodes auxquelles il fut astreint pendant toute la durée de ses études, et la fidélité avec laquelle il en garda l'indélébile empreinte.

L'avenir dira aussi ce qu'il emportait du splendide milieu intellectuel et moral, que formait alors la jeunesse Salvatorienne. Celle-ci se recrutait, en grande partie, dans la vieille noblesse bretonne : c'est tout dire. En fait, à parcourir avec respect les listes des élèves de ce temps, on y retrouverait les plus beaux noms de Bretagne ; et à eux seuls, en raison de leur passé quelque fois séculaire, de leur pur rayonnement, ces beaux noms constituaient toute une tradition de distinction, d'esprit chevaleresque, qui a toujours été l'apanage de Saint-Sauveur.

Ajoutons que le séjour de Gustave Blanche au

1. LE GOUVELLO : *Histoire du Collège Saint-Sauveur de Redon*, page 60.

Collège dura de 1858 à 1866. Ce simple rappel de dates a sa signification : le troisième Empire est à son apogée ; nous sommes au lendemain de Sébastopol. Voici venir maintenant Magenta, Solferino ; des visions de gloire hantent tous les esprits, un puissant souffle d'enthousiasme soulève tous les cœurs. C'est vers cette époque, que furent organisés, à Saint-Sauveur, ces exercices militaires, qui pré-ludaient et préparaient aux combats de l'avenir.

Mais voici qu'un autre appel aux armes ne tarde pas à retentir ; c'est Pie IX, menacé par l'invasion italienne, qui sonne la mobilisation de tous les cœurs généreux. Nulle part, peut-être, plus qu'en Bretagne, cet appel ne fut entendu ; et Saint-Sauveur fournit largement son contingent de preux : les du Plessis de Grenedan, les Parceveaux, les Charette, les Legge, les Champsavin, les Briot de la Crochais, les Vieuxville, pour ne citer que quelques uns des plus connus des héros de la dernière croisade, furent, parmi ses fils, des premiers à aller offrir à l'immortel Pie IX et leur cœur et leur bras.

Et c'est de jeunes gens de Saint-Sauveur, d'un Joseph Riellan, d'un Gaston du Plessis, d'un Paul Parceveaux glorieusement tombés, le premier à Mentana, les deux autres à Castelfidardo, qu'on pouvait écrire à l'un des directeurs du Collège qui les avait formés, et dont ils étaient devenus la gloire : « Ces enfants sont les Macchabées du XIX<sup>e</sup> siècle. On n'a jamais vu rien de plus beau et de plus héroïque. C'est votre œuvre, et vous devez reconnaître que votre temps a été bien employé<sup>1</sup>. »

1. *Joseph Riellan* par Robert OHEIX, p. 338.

Aussi on devine l'émotion intense, qui devait remplir l'âme de leurs condisciples, quand en l'année 1861, fut célébré, dans la chapelle de leur vieux Collège, un service funèbre, pour le repos éternel de ceux qui avaient versé leur sang sur le plus glorieux des champs de bataille, et pour la plus sainte des causes : « Sur des tentures noires, écrit l'un des témoins de cette scène émouvante et inoubliable, il y avait des palmes d'or parmi les larmes d'argent ; je ne sais quel rayonnement traversait les ombres de deuil, les regards se portaient vers de beaux jeunes gens qui semblaient monter la garde autour du glorieux cercueil ; l'un d'eux, au moins, portait le bras en écharpe. Je ne sais quel frisson d'enthousiasme passait dans nos rangs. »

Gustave Blanche fut de ceux auxquels se communiqua ce frisson sacré. Il était là, perdu dans la foule de ses condisciples, communiant à ces saintes émotions, leur ouvrant largement son âme si droite et si noble, y puisant pour l'avenir, pour les luttes qui l'attendaient lui-même, ce courage, cette énergie indomptable, que nous allons bientôt le voir déployer.

En attendant, il achevait tranquillement ses études classiques. S'il faut en croire un toast flatteur prononcé par le R. P. Regnault à l'occasion de l'ordination solennelle qui eut lieu à Gysegem, l'année de la béatification du saint fondateur des Eudistes, Gustave Blanche aurait été. « brillant élève, modèle de ses condisciples, préfet de la Congrégation, président aimé de la Conférence de Saint-Vincent de Paul ». Qu'il eût été brillant élève, nous n'oserions l'affirmer absolument : aussi bien « ce

qui fait l'homme, c'est la conscience, c'est la droiture » comme on l'écrivait récemment de Mgr Frepel ; et, toute sa vie, Gustave Blanche, fut une conscience, une droite et belle âme. Les postes de confiance auxquels l'appelèrent ses condisciples, disent en quelle haute estime ils le tenaient ; la haute idée qu'ils avaient de la noblesse de son caractère, de la dignité de sa vie.

Quand vint pour lui l'heure de quitter le collège, il était prêt ; armé de pied en cap, il allait pouvoir affronter les luttes de la vie, y remplir son devoir, et tout son devoir.

---

## CHAPITRE II

### **Les premières armes Au service de la Patrie, de Jésus-Christ, et de la jeunesse (1870-1890)**

---

Soldat dans l'âme, comme il l'était, Gustave Blanche ne devait guère tarder à entendre retentir l'appel aux armes. Lui aussi, il servirait :

Dès sa sortie du collège, il avait rêvé de ce service royal, qu'est le service de Jésus-Christ et des âmes.

Il serait prêtre ; et à son sacerdoce, il donnerait la sauvegarde, le soutien et le couronnement de la vie de communauté : il serait prêtre dans la Congrégation de Jésus et de Marie.

Malheureusement, des circonstances de famille, indépendantes de sa volonté, l'obligèrent à différer l'exécution de ce pieux dessein. Son frère Joseph faisait alors ses études de médecine à Paris. Gustave ne se crut pas le droit de condamner sa bonne mère à vivre dans le cruel isolement, auquel son départ immédiat l'eût réduite. Cédant donc aux instances des siens, il se résolut à attendre que Joseph eût conquis son doctorat, pour dire au monde et à sa famille l'adieu définitif.

Entre temps, il étudierait le droit. C'est ainsi que, de 1868 à 1870, nous le voyons modeste clerc de

notaire, dans l'étude de M<sup>e</sup> Bonnet, notaire à Redon, s'exercer à la pratique des affaires, et s'initier aux procédures et aux arcanes du temple de la chicane.

Sur cette période de sa vie, nous n'avons recueilli que de très maigres détails.

Tout ce que nous en savons, c'est que notre jeune clerc de notaire, délaissant parfois ses austères et arides études, aimait à battre les environs de Redon un fusil sur l'épaule, la gibecière en bandoulière. Il aimait la chasse avec passion. Ce qui lui valut un jour d'avoir maille à partir, avec un des bons frères du Séminaire de la Roche du Theil, inflexible gardien des droits de la communauté, lequel l'avait surpris en flagrant délit de braconnage. L'affaire n'en resta pas là : elle se poursuivit chez le juge de paix, et eut son dénouement chez le Père supérieur de la Roche, qui en fut le plus surpris et le plus ennuyé.

D'autres préoccupations n'allaient pas tarder à l'enlever à ses études de droit.

Le 19 juillet de cette terrible année de 1870, le tocsin donnait le signal de la mobilisation.

Traîtreusement provoquée par la Prusse, et mise en demeure, au moyen de la plus odieuse des machinations — le trop fameux télégramme d'Ems, — de défendre son honneur, la France faisait appel à la générosité de ses enfants. Elle les invitait à se lever pour repousser l'ennemi, et aussi pour cueillir, sur les champs de bataille, où elle croyait voir déjà la victoire lui sourire, des lauriers plus éclatants encore que tous ceux qu'elle avait jusque-là remportés.

Hélas ! au lieu de ces glorieuses victoires trop facilement escomptées, la France allait connaître la honte et la douleur de cruels et sanglants désastres.

Les revers se succédèrent coup sur coup, les uns aux autres : Wissembourg, Forbach, Froeschviller, Saint-Privat furent le navrant prélude de l'irréparable catastrophe de Sedan, et de toutes les défaites qui suivirent.

La France agonisait. La nécessité de la levée de nouvelles recrues s'imposait. N'écoutant que son patriotisme, et entraîné par l'ardeur de ses vingt ans, Gustave Blanche n'hésite pas un instant à voler au secours de la patrie menacée. Il s'enrôle donc à Rennes, dans le corps des Mobiles d'Ille-et-Vilaine, auquel il restera attaché jusqu'à la fin de la campagne, et dont il partagera les héroïques exploits. Il prend part, avec son régiment, au mémorable siège de Paris, et à la terrible bataille de Champigny, où les prodiges de valeur des troupes françaises, commandées par l'intrépide Ducrot, ne purent arrêter la marche victorieuse de l'ennemi.

C'est au cours de la meurtrière série d'engagements, qui se succédèrent autour de Paris investi, que Gustave Blanche gagne ses épaulettes. A maintes reprises sa conduite si méritante, sa bravoure à toute épreuve, son esprit de discipline, ont déjà attiré sur lui l'attention de ses chefs. La nécessité de combler les vides, opérés par la mort, dans les rangs des officiers s'impose. Gustave Blanche est de cette promotion d'honneur, sortie du rang, sur le champ de bataille même, et ne devant son élévation qu'à son propre mérite. Il devient ainsi à la fois sous-lieutenant et officier d'ordonnance du général Martenot.

Cette tragique période de sa vie laissa en lui de profonds et inoubliables souvenirs, qu'il se plaisait à certaines heures à rappeler. Il essaya même, un

jour, de les revivre dans toute leur intensité ; et, vers 1887, profitant d'une journée de congé, il s'échappa de Versailles, où il était alors préfet, pour aller revoir, en compagnie d'un confrère qui nous a conservé ce trait, les lieux, où, physiquement et moralement, il avait été associé si intimement aux douleurs de la patrie. Hélas ! Champigny était méconnaissable. Ce coin de terre qui avait bu le sang de ses compagnons de combat, où lui-même s'était prodigué pour le salut de la France, où il avait passé des nuits noires et glaciales, étendu sur le sol nu, en proie à d'indicibles angoisses, grelottant de froid, mourant de faim, tenu constamment sur le qui-vive par le canon qui grondait au-dessus de sa tête, et les balles qui sifflaient à ses oreilles ; ce coin de terre auquel il était attaché par le meilleur de son âme, semblait le recevoir avec une indifférence qui lui fit mal au cœur. Il s'y sentit complètement étranger, et reprit tristement le chemin de Versailles, tout meurtri de l'accueil qu'il en avait reçu.

Les années que Gustave Blanche passa à l'armée, achevèrent de fixer les traits principaux de sa physionomie morale. Soldat avant d'y entrer, il le resta après l'avoir quittée. Et il en emporta, avec le culte passionné de cette incomparable école d'autorité, de forte discipline, et d'intransigeant honneur, l'amour scrupuleux du devoir, le besoin du dévouement, une intrépide ardeur qui l'empêchera de jamais calculer avec ses forces, et le portera à se dépenser toujours sans compter.

La guerre terminée, Gustave Blanche rentra dans sa famille. Il y passa deux ans, achevant tranquil-

lement ses études de droit, se livrant complètement aux bonnes œuvres, et préparant, sous le regard de Dieu, son entrée au noviciat.

Il n'avait, en effet, rien perdu des aspirations de sa vingtième année ; pour lui, comme pour nombre d'âmes de sa trempe, le passage du champ de bataille au noviciat devait se faire bien facilement. Toutefois soucieux d'épargner, le plus possible, à sa bonne maman, les souffrances qu'entraînerait, pour elle, cette nouvelle séparation, il garda, jusqu'à la dernière minute, le silence sur ses véritables intentions. Il ne les dévoila aux siens que la veille même de son départ pour le Séminaire de la Roche du Theil. Quelques jours auparavant, il avait envoyé un mot à son frère, médecin à la Roche-Bernard, et à sa mère qui restait habituellement chez ce dernier, les priant tous les deux à dîner, pour le dimanche suivant. C'était en réalité au repas d'adieu qu'il les conviait. Celui-ci terminé, il leur annonça sa résolution d'entrer au noviciat des Pères Eudistes, ses maîtres vénérés dont il avait gardé le plus filial souvenir.

Et le lendemain, 29 septembre, il partait, comme quelques années auparavant il était parti à l'appel de la patrie ; comme bientôt, nous le verrons, de nouveau, sur un simple désir de ses supérieurs, se remettre en route pour les régions lointaines. Il partait le cœur brisé sans doute, à la vue des larmes que son départ faisait verser à une mère tendrement chérie ; renonçant au bel avenir humain qui s'il l'avait voulu, aurait pu s'ouvrir devant lui ; mais heureux, à la pensée de pouvoir enfin satisfaire pleinement son besoin de se donner, de se dévouer, de servir.

Quelques heures après avoir embrassé les siens une dernière fois, Gustave Blanche frappait modestement à la porte du noviciat de la Roche du Theil, et y sollicitait son admission. Connaissait-il alors la belle devise que le bienheureux Jean Eudes avait donnée à ses enfants : *Servire Christo et ejus Ecclesie*, Servir le Christ et son Église ? Nous l'ignorons... Cette devise répondait bien aux ardentes aspirations de son âme généreuse, en même temps qu'elle exprimait à souhait l'idéal de haute perfection sacerdotale, vers lequel il allait tendre désormais, et que ne cesserait de lui proposer la société où il venait d'entrer.

Il y a des mots profonds, révélateurs, qui dans leur concision, peignent un caractère, font ressortir une situation, résument, toute une période d'histoire, avec plus de netteté, de vérité et de force que ne le feraient des pages entières, écrites avec le plus grand talent.

Que veut-on de plus éloquent, et de plus frappant que le simple mot de l'Évangile, nous révélant le mystère d'obéissance et d'anéantissement que fut la vie de Jésus à Nazareth : *Erat subditus illis* ?

Or, précisément, nous n'avons recueilli, sur les années de formation religieuse et sacerdotale de Gustave Blanche qu'un seul mot, prononcé, devant nous, avec une respectueuse admiration, par l'un de ses contemporains ; et ce mot le voici : « Physiiquement et moralement le P. Blanche a été au noviciat et au scolasticat ce qu'il a été toute sa vie : c'était la règle vivante ».

Restons-en là ; faute de détails plus précis, nous ne pourrions que nous perdre en conjectures ou en

généralités qui n'ajouteraient rien à la physionomie morale du fervent novice et scolastique, qui, de 1873 à 1877, édifia tous ses confrères de la Roche du Theil par sa parfaite régularité, son esprit d'ordre, sa piété forte et simple<sup>1</sup>.

Ses supérieurs n'avaient pas cru devoir attendre son ordination sacerdotale, pour mettre à contribution sa connaissance des hommes, sa science du commandement ; du mois de décembre 1877 au mois d'août 1878, nous le retrouvons, à Redon, chargé de la surveillance des petits. Le talent avec lequel il s'acquitta de ses premières fonctions, lui valut d'être envoyé, dès 1878, à l'École Saint-Jean de Versailles, dont la Congrégation des Eudistes, venait d'accepter la fondation. Il y débutait comme surveillant général, sous la direction du R. P. Paignon, fondateur et premier supérieur de ce collège naissant. Dès l'année suivante, il y était investi de la charge si lourde et si délicate de préfet. Nous allons voir avec quel succès et quelle distinction il l'exerça. C'est en effet, à Versailles, qu'il eut surtout l'occasion de donner toute sa mesure, comme éducateur, et comme manieur d'âmes<sup>2</sup>.

1. Voici, par mémoire, les principales dates d'incorporation, et des différentes ordinations du P. Blanche : il fut incorporé le 8 décembre 1876, tonsuré le 26 mai 1874, sous-diacre le 23 déc. 1876, prêtre le 16 mars 1878.

2. Le P. Blanche fut préfet au Collège Saint-Jean de Versailles, d'abord de 1879 à 1884 ; il fut envoyé ensuite au Collège Saint-François-Xavier de Besançon où il passa une année (1884-1885) également chargé de la préfecture. Nous le retrouvons ensuite à Versailles de 1885 à 1889 ; puis à Saint-Martin de Rennes de 1889 à 1890. L'année suivante il partait pour le Canada.

L'ancien officier, toujours vivant sous la soutane du prêtre, se trouvait à l'aise, à la tête d'une division de jeunes gens ; sa belle prestance, sa distinction, le ton du commandement si naturel chez lui, consacraient pleinement son autorité sur eux.

La tâche était pourtant loin d'être facile.

Saint-Jean de Versailles en était alors à ses débuts ; débuts pénibles, que faillit paralyser la disparition de son fondateur et premier supérieur, le R. P. Paignon, soudainement enlevé par la mort. Les œuvres vraiment providentielles ont, hélas ! assez fréquemment, un tombeau pour berceau : Saint-Jean en faisait, pour son compte, la douloureuse expérience.

Ajoutons immédiatement que le choix du successeur du P. Paignon fut tout particulièrement heureux, puisqu'il se porta sur le R. P. Regnault.

« Notre supérieur est d'une ardeur dévorante, » écrit le P. Blanche, « il semble, malgré toutes ses occupations et préoccupations, n'avoir pas assez de besogne ; il s'acquitte de sa charge avec beaucoup de zèle, s'y donne corps et âme, et ne craint pas sa peine... Il fait beaucoup de bien<sup>1</sup>. »

Tous ceux qui ont eu l'avantage, à un titre ou à l'autre, de bénéficier de l'irrésistible et chaude direction du vénéré P. Regnault, le reconnaîtront parfaitement à ce portrait, en quelques lignes, que trace de lui le P. Blanche.

Le R. P. Regnault devait être en réalité, le second fondateur de l'École aujourd'hui encore si prospère, en dépit des nombreux orages que, depuis sa fondation, elle a traversés : par sa haute compétence

1. Lettre du P. Blanche au R. P. Le Doré, 29 janvier 1880.

d'éducateur, son zèle ardent, sa profonde culture, et par dessus tout son esprit surnaturel, il lui assura bientôt une place à part, parmi les différentes maisons d'enseignement secondaire du centre de la France.

Il n'est que juste d'ajouter que le R. P. Regnault trouva dans le R. P. Blanche non seulement un admirateur, mais encore un auxiliaire d'un dévouement à toute épreuve, en dépit de certaines divergences de vue inévitables, au sujet desquelles, celui-ci, à l'occasion, bat humblement sa coulpe.

« Ici, à Saint-Jean, écrit-il un jour, tout suit son cours régulier. La plus grande charité règne parmi tous les membres. Seul, je crains de faire exception dans mes rapports avec le Rév. Père Supérieur, car je dois le contrarier souvent<sup>1</sup> !! »

L'un et l'autre se mirent résolument à l'œuvre, pleins de confiance dans la Providence, avec tout l'entrain de leurs âmes ardentes.

On peut suivre dans la correspondance, que, dès cette époque, le P. Blanche entretenait régulièrement avec son supérieur général, et que nous avons tout entière entre les mains, le développement progressif de cette École Saint-Jean, à laquelle son nom restera à jamais attaché, avec ceux de ses fondateurs ; c'est le local qui, après bien des hésitations et des tâtonnements dont, en sa qualité de préfet, il avait à subir les conséquences et les inconvénients, — se transforme pour aboutir à ces splendides constructions qui abritent, en ce moment, les nombreux élèves, que le bon renom de Saint-Jean y a attirés ; ce sont les études qui s'organisent sous la vive im-

1. Lettre du 5 janvier 1881.

pulsion du P. Boulay<sup>1</sup> ; c'est l'esprit de la maison qui se précise ; la discipline qui s'y fait chaque jour plus forte. Mais ce qui se dégage davantage de cette correspondance écrite, *currente calamo*, et sans aucun apprêt littéraire, sans aucun souci non plus de publicité, c'est la belle et expressive physionomie de son auteur. Il s'y révèle à nous avec sa droiture et sa loyauté<sup>2</sup>. Il nous y expose aussi, avec un grand sens pratique, une vision très nette des réalités. une élévation d'esprit remarquable, les principes directeurs dont il s'inspirait dans l'accomplissement des devoirs de sa charge.

Je ne citerai que quelques extraits, cueillis çà et là, à travers les nombreuses lettres que nous avons de lui.

Écoutons-le, par exemple, rappeler la nécessité de la vie intérieure, de la sainteté, pour le prêtre éducateur, soucieux d'être à la hauteur de sa tâche :

« Ah ! si nous étions des saints ! ces pauvres enfants ne nous résisteraient pas et nous saurions faire naître en eux un peu de piété qui leur fait tant défaut ; et ne croyez pas que je sois sévère : je sens si bien mes faiblesses, que je réclame le premier l'indulgence

1. Le P. Boulay s'occupe très activement des études... Il passe souvent dans les classes, examine les devoirs, la façon dont ils sont corrigés, se rend compte du travail des enfants (Lettre du 22 décembre 1882).

2. A-t-il une observation à présenter au Père Général admirons avec quelle bonne grâce il le fait : « Je ne voudrais pas, Très Révérend Père, que vous pensiez que je veuille en ce moment protester contre une de vos décisions ;... j'ai cru que je pouvais, avec tout le respect et la soumission que je vous dois, vous exposer ces petites observations, pour le plus grand bien du Collège. » (sept. 1883).

des autres. Mais, on ne veut se gêner en rien... On se fait un petit train de vie, et l'on se plaint quand on en est dérangé ; on recherche un peu trop ses aises, un certain confortable. Ces faits, et tant d'autres, petits en apparence, amènent peu à peu un certain relâchement, qui nuit à la vie religieuse, et à l'esprit de dévouement et de sacrifice<sup>1</sup>. »

D'autres fois, il insiste sur la nécessité de l'autorité, tout en indiquant les écueils, contre lesquels elle peut se briser :

« Cet excellent confrère, écrit-il, d'un de ses surveillants, — animé des meilleures intentions, rempli de bonne volonté, n'est point fait, je crois, pour tenir une étude. Il manque absolument d'autorité. Le Père Supérieur nous avait fait, au commencement de l'année, quelques conférences sur l'éducation, dans lesquelles il insista beaucoup sur la douceur, dont il faut y faire preuve ; notre cher confrère mit en pratique ces bons conseils, mais outre-passa la mesure, et devint même trop papa. Les enfants le comprirent et se permirent bientôt toute liberté : il faut agir avec eux *suaviter* et *fortiter*, mais il ne sut point faire le mélange<sup>2</sup>. »

« Si l'on réprimait, écrit-il ailleurs, avec vigueur, l'insubordination, la mauvaise tête, la paresse, une bonne fois, on n'aurait pas besoin de recourir aussi souvent, à toutes ces punitions, qui finissent par irriter les élèves<sup>3</sup>. »

Écoutons-le encore condamner avec une sévé-

1. 3 juillet 1884.

2. 29 janvier 1880.

3. 20 juin 1881.

rité qui n'a rien d'excessif un mal que connaissent et dénoncent tous les éducateurs : les amitiés particulières.

« Sur ce point, écrit-il, je suis en désaccord avec le Père X., qui les regarde comme peu de chose, comme de petites misères inhérentes à la nature humaine. Pour moi, au contraire, je les regarde comme une plaie, et les proportions dans lesquelles elles se sont développées cette année, m'inspirent des inquiétudes. Car avec cela, plus de piété, plus de travail, et par suite offense du bon Dieu... Ces faiblesses n'ayant pas été réprimées, les enfants ont fini par s'en amuser ; chacun avait son privilégié, on s'écrivait, on cherchait des rendez-vous, ils étaient en l'air et le travail par suite était à peu près nul. Les rhétoriciens se sont surtout distingués sous ce rapport, et les examens vont sans doute couronner dignement une année passée dans la mollesse, la paresse et la rêverie. »

Il connaissait bien la jeunesse, et il l'aimait profondément, celui qui traçait d'une main si ferme, ces lignes énergiques.

Grâce à la vigoureuse direction, que, de concert, le P. Regnault et le P. Blanche surent lui donner, l'École Saint-Jean ne tarda pas à franchir heureusement la période difficile des débuts ; elle atteignit bientôt cette parfaite organisation, qui lui permit de prendre, sans tarder, son essor : les élèves y abondaient, les familles étaient satisfaites, l'Église et la patrie allaient bientôt recueillir avec bonheur, les fruits de sa solide et chrétienne éducation.

Mais l'homme ennemi veillait.

A peine échappé aux soucis les plus pressants,

inséparables de toute fondation, le P. Blanche allait avoir à faire face à d'autres, beaucoup plus lourds à porter, puisque une question de vie ou de mort allait se poser pour l'École, qui sortait à peine du berceau.

Il est des dates, que l'on répugne à rappeler : 1880-1881 sont de celles-là.

Depuis deux ans déjà la guerre, et une guerre sans merci, avait été déclarée à l'Église et aux institutions catholiques.

« J'ai le droit, s'était écrié Gambetta, dans son trop fameux discours prononcé à Romans, le 18 septembre 1878, j'ai le droit de dénoncer un péril, que fait courir à la société française l'accroissement de l'esprit non seulement clérical, mais vaticanesque, monastique, congréganiste et syllabique... Le péril social, le voilà !... » Et son discours programme indiquait clairement les trois objectifs, qu'il se proposait d'atteindre dans sa campagne : 1<sup>o</sup> Les Congrégations religieuses, « Milice multicolore dont la patrie ne repose plus que sur la dernière des sept collines de Rome » ; 2<sup>o</sup> l'enseignement chrétien « qui tronque l'histoire et fausse l'esprit français » ; et, 3<sup>o</sup> l'Église catholique qu'il importe de faire rentrer « dans le droit commun ».

Ce n'était certes pas, hélas ! de vaines menaces. On le comprit, dès l'avènement au pouvoir (30 janvier 1879) de Jules Grévy et de Jules Ferry, ces deux hommes néfastes qui se constituèrent les cyniques mandataires des loges. Deux mois après, les fameux décrets qui, d'un seul coup, jetaient sur le pavé 8.000 religieux et 100.000 religieuses, étaient signés ; et le 29 juin suivant, la force brutale procédait à leur

exécution. Un cri d'indignation se fit entendre d'un bout à l'autre de la France. Près de 400 magistrats, parmi lesquels on comptait 20 procureurs de la République, 15 avocats généraux, 2 procureurs généraux, donnèrent leur démission, préférant briser leur carrière, plutôt que participer à des actes que leur conscience condamnait.

On devine l'angoisse du P. Blanche en présence de la menace de mort suspendue sur sa maison ; cependant sa confiance dans la Providence n'en est pas diminuée :

« Le gâchis politique dans lequel nous nous plongeons de plus en plus, écrit-il, le 29 janvier 1880, n'est pas fait pour inspirer grande confiance dans l'avenir ; mais nous devons compter sur la Providence qui nous a évidemment appelés ici, et qui ne nous abandonnera pas. »

Vaillamment, comme il aura souvent à le faire dans l'avenir, le P. Blanche tient tête à l'orage. Une circonstance particulière lui permet de prendre nettement position ; il le fait simplement. Il n'aura, du reste, jamais d'autre manière d'agir quand la voix du devoir se fera entendre. Cette même année 1880, à la fin de juillet, avait lieu à Saint-Jean, la distribution des prix, qu'il dût présider, en l'absence du Père Supérieur, obligé de garder la chambre :

« Jugez, mon bon Père, écrit-il le lendemain, de notre embarras. Enfin, tout le monde a redoublé d'activité, et tout s'est passé aussi bien que possible. Nous avons eu à l'École une vraie manifestation ; la cour était trop petite pour contenir la foule des personnes qui avaient tenu, dans les circonstances actuelles, à venir nous témoigner leur sympathie.

J'ai adressé un petit mot, bien ému, vous le pensez et Monseigneur y a répondu parfaitement ; lui d'ordinaire si prudent, il n'a pas craint de caractériser comme ils le méritent, les actes de nos gouvernants<sup>1</sup>. »

Et il ajoute en post-scriptum : « Une personne me prévient que le commissaire fait enquête, sur les quelques mots que j'ai prononcés hier, prétendant que j'ai insulté le gouvernement. Je lui ai été dénoncé. C'est une comédie, car il n'y a rien eu dans mes paroles, de nature à blesser la République Française ».

Grâce à Dieu, pour cette fois, l'orage se contenta de gronder ; il n'éclata pas. Saint-Jean fut sauvé, mais l'alerte avait été rude :

« Une grande entente règne dans notre petite communauté. Chacun fait sa besogne, mais il est temps que les vacances arrivent, les fameux décrets ont mis bien des têtes en l'air<sup>2</sup>... »,

Et le préfet, observateur jaloux et intraitable de la règle, se plaint qu'à la faveur des circonstances certaines irrégularités se soient introduites ; que la soif des nouvelles se fasse sentir ; que les journaux du matin et du soir aient fait leur apparition dans la maison : toutes choses, il faut bien le reconnaître, des plus naturelles ; de même qu'il faut bien avouer qu'il n'est pas donné à tout le monde de conserver en présence des ruines qui apparaissaient alors comme imminentes, cette sérénité, ce calme imperturbable que le P. Blanche savait si bien garder.

Et nous sommes ainsi amené à indiquer, une fois

1. 1<sup>er</sup> août 1880.

2. 25 juillet 1880.

pour toutes, le point vulnérable de sa riche nature. Il avait, comme tous les hommes, les défauts de ses qualités : son esprit rectiligne ne pouvait admettre de déviation. Comme le soldat qui s'en tient à sa consigne, il ne connaissait que la règle, et entendait qu'elle fût toujours et partout observée de tous, sans aucune concession aux circonstances. C'est ainsi que, plus tard, alors qu'il sera relégué dans sa modeste et solitaire résidence de la Côte Nord, en compagnie d'un confrère ou deux, il exigera, avec une rigidité parfois excessive, que les plus minutieuses prescriptions de la règle soient maintenues, comme elles peuvent l'être dans les plus nombreuses communautés.

On serait tenté de voir là un manque de souplesse, qui, tôt ou tard, devait provoquer certains heurts, lui valoir certaines oppositions, de la part des mieux intentionnés. Il s'en produisit fatalement à l'École Saint-Jean, qu'il ressentit très vivement, au point qu'un jour, il crut de son devoir de faire part de ses pénibles impressions au Rév. Père Général :

« Depuis quelques jours, lui mande-t-il, je suis tenté de vous écrire. Plusieurs confrères m'en ont empêché ; aujourd'hui, me trouvant encore dans mes idées noires, je cède à la tentation.

« Quand je réfléchis à ce qui s'est passé l'an dernier, j'appréhende un peu l'avenir, et je me demande franchement, devant le bon Dieu, si je ne dois pas vous demander de quitter l'École pour le bien général de la maison... Si je dois être un obstacle au bien de l'œuvre, envoyez-moi ailleurs sans aucune crainte.

« Je tâcherai ailleurs de profiter de l'expérience que j'ai pu acquérir dans cette école ; je ferai le

mort, et je ne gênerai, je vous assure, personne.

« J'aime beaucoup Saint-Jean. Je le quitterais avec peine ; mais, si vous pensez que, dans les circonstances actuelles, il vaut mieux que je parte, n'hésitez pas ; je partirai immédiatement<sup>1</sup>... »

On aime à surprendre, même sur les lèvres des plus forts, pareils aveux : chez eux aussi, à certaines heures, la nature frémit, et il leur faut toute leur énergie, pour en contenir les révoltes. N'est-ce pas là, du reste, ce qui fait leur mérite ? Ce qui nous les rend sympathiques en les rapprochant de nous ? Et depuis quand, du reste, l'insensibilité est-elle devenue une vertu ?

Aussi bien l'homme d'obéissance ne tarde pas à se ressaisir complètement ; l'obéissance lui ayant demandé de rester à son poste, il y resta aussi simplement qu'il en serait parti, si son supérieur avait cru devoir accéder à son désir. Et quand vint en réalité, pour lui, le moment de se séparer de cette École, à laquelle il avait consacré le meilleur de sa vie, pour laquelle aussi il s'était dépensé sans compter, dévoué jusqu'à l'extrême limite, il emportait avec lui l'admiration respectueuse, et l'estime reconnaissante des jeunes gens, en qui il avait développé, à un si haut point, par ses enseignements et son exemple, l'amour du devoir, et aussi de tous les confrères, qui l'y avaient vu à l'œuvre, dont il avait été le modèle, et auxquels il avait su s'imposer, par la dignité de sa vie, la droiture de son caractère la délicatesse de ses procédés.

Nous n'en voulons d'autre preuve que les lignes

1. 8 septembre 1887.

suivantes, dans lesquelles le P. Léon, juge difficile et compétent entre tous, devait, un jour, apprécier les douze années, que le P. Blanche avait passées, à Saint-Jean de Versailles, au service de Jésus-Christ et de la jeunesse ; et dans lesquelles aussi il envoyait, à son ancien frère d'armes, un hommage tout vibrant de fierté, d'émotion et d'affectueuse reconnaissance :

« Une âme de soldat et un cœur d'apôtre, un prêtre qui sut comprendre dans toute sa plénitude la beauté de sa mission et l'étendue de ses devoirs, un éducateur qui, rompant avec les traditions anciennes, eut la hardiesse de vouloir façonner à son image ceux qui lui avaient été confiés, un maître sévère, mais juste, aimant par dessus tout la franchise, ennemi déclaré du mensonge et de l'hypocrisie, telles furent les qualités éminentes qui méritèrent le respect et l'affection de tous ses élèves à celui qu'à l'École Saint-Jean on appelait jadis le P. Blanche<sup>1</sup>. »

---

1. *Petit Versaillais*, 1<sup>er</sup> décembre 1905.

### CHAPITRE III

#### **En pleine lutte Premières Fondations canadiennes (1890-1899)**

---

Avant d'accompagner le P. Blanche, sur le nouveau champ d'action — véritable champ de bataille, comme nous le dirons bientôt — que l'obéissance ouvre devant son zèle, qu'on nous permette de jeter un coup d'œil rétrospectif, sur un ensemble de faits, qui ont préparé la reprise des relations déjà providentiellement établies entre l'Église canadienne et la Société des Eudistes, alors que l'une et l'autre n'étaient encore qu'au berceau.

Ces relations avaient eu pour point de départ, l'étroite et sainte amitié, qui unissait le B. Jean Eudes à deux des plus éminents personnages des premiers temps de la Colonie française : le vénérable Mgr de Laval, et la mère Catherine de Saint-Augustin. Ne serait-ce pas, même, à cette précieuse amitié, que la chère dévotion, dont le B. Jean Eudes a été le père, le docteur et l'apôtre ardent et infatigable, dut d'être accueillie, dans la Nouvelle-France, avec une ferveur toujours croissante ; et que le Canada français eut l'honneur, qu'aucun autre pays ne partage avec lui, d'être consacré,

dès sa naissance, aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie ?

Il nous faut venir jusqu'en 1794, pour surprendre un nouveau contact, entre la Congrégation de Jésus et de Marie et le Canada. C'est alors qu'un Eudiste, chassé de France par la Révolution, M. Fr. Gabriel Le Courtois, vint s'y établir, et desservit successivement Saint-Nicolas, au diocèse de Québec, puis les missions échelonnées sur la rive droite du fleuve, de Trois-Pistoles jusqu'à Sainte-Anne des Monts, et les postes du roi sur la rive gauche, la Malbaie, dont il bâtit l'église, enfin Saint-Laurent de l'Île d'Orléans, où il mourut, au mois d'octobre 1826, laissant, derrière lui, une réputation de sainteté justement méritée.

Toutefois, ce sera sur la terre d'Acadie que, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la Congrégation de Jésus et de Marie s'implantera définitivement en Canada.

Chose singulière, l'Acadie et cette Congrégation avaient déjà commencé, à s'aimer, avant même de se rencontrer. Deux aimables poètes les avaient présentées l'une à l'autre : j'ai nommé Longfellow et le délicieux P. Barbey d'Aurévilly, (Eudiste), le frère du grand critique littéraire, que, dans un accès de méchante humeur, Lamartine avait surnommé « le duc de Guise de la littérature ».

Le P. d'Aurévilly s'était pris d'un véritable enthousiasme pour l'auteur d'Évangéline, dont il avait même traduit en français d'importants extraits. Toute une correspondance s'était ainsi établie entre les deux poètes : Longfellow adressa un jour au P. d'Aurévilly, une charmante lettre, pour le féliciter « d'avoir reçu avec une telle magnificence,

les dons de la Muse », et, souriant de la méprise qu'il avait faite, en lisant à la signature de son ami : « *Millionnaire Eudiste* », et, au lieu de Missionnaire Eudiste, il ajoutait gracieusement : « Mais, millionnaire, ne l'êtes-vous pas et de la richesse véritable ? »

Le temps a'allait plus tarder à venir toutefois, où l'on passerait du domaine de la poésie dans celui de la réalité : jusqu'alors, on avait chanté ensemble un passé douloureux ; désormais, on allait lutter et souffrir, pour marcher, ensemble, à la conquête d'un triomphant avenir.

Depuis longtemps déjà, les Acadiens de la Nouvelle-Écosse, désiraient procurer à leur province, l'inappréciable bienfait, dont jouissaient leurs frères du Nouveau Brunswick : ceux-ci en effet avaient, à leur disposition, le Collège de Saint-Joseph de Memramcook qui, sous l'habile direction des Pères de Sainte-Croix, avait fourni au pays tant d'hommes distingués, dans toutes les branches des carrières libérales.

Le salut leur vint par un homme « qu'il suffit de nommer, le P. Gay, pour qu'à ce nom, le souvenir de la vertu admirable, du désintéressement caché, vienne aussitôt à l'esprit de ceux qui l'ont connu<sup>1</sup>. »

Le P. Gay avait parfaitement compris que les Acadiens étaient condamnés à végéter, aussi longtemps qu'ils seraient privés des avantages d'une éducation supérieure. Profitant donc de la visite pastorale, que l'archevêque de Halifax, Mgr O'Brien, fit à l'été de 1883, dans les comtés de Digby et de

1. R. P. DAGNAUD : *Les Français du Sud-Ouest de la Nouvelle Écosse*, p. 214.

Yarmouth, il fit part à Sa Grandeur des besoins pressants de l'intéressante population confiée à ses soins, en même temps que de ses projets pour lui venir en aide.

Mgr O'Brien entra complètement dans ses vues, et l'idée de l'établissement d'un collège à la baie Sainte-Marie prit dès lors une certaine consistance.

En 1886, Monseigneur, après mûres réflexions, entama les premières négociations relatives à la fondation du futur collège. Mgr Fabre, évêque de Montréal, à qui il s'adressa tout d'abord, le mit en communication avec la communauté des Oblats ; l'insuffisance de leur personnel ne permit pas à ceux-ci de consentir à la nouvelle fondation, qu'on leur offrait.

Les Pères Rédemptoristes, pressentis à leur tour, répondirent eux aussi, par un refus, auquel s'ajouta bientôt celui des Maristes et des Salésiens.

Mgr O'Brien, dans tous ces pourparlers, avec les différentes sociétés religieuses, que nous venons d'indiquer, s'était servi, comme intermédiaire, d'un docte sulpicien, qui avait mis à la disposition de Sa Grandeur et son dévouement obligeant, et les nombreuses amitiés, que sa science et la sainteté de sa vie lui avaient ménagées un peu de tous côtés : M. l'abbé Rouxel.

Ce dernier connaissait bien les Eudistes, dont il avait été l'auxiliaire au collège de Redon, et auxquels il conservait une respectueuse estime<sup>1</sup>.

1. On en jugera par cette lettre, datée du grand Séminaire de Montréal, 3 nov. 1890 : « Mon Révérend et bien cher Père, je viens de recevoir votre honorée lettre du 24 octobre. Béni

Déjà une première fois, en 1887, avait-il essayé, sans y réussir, de les intéresser à la fondation projetée en Acadie. Il en écrivait en ces termes au T. R. P. Le Doré :

« ...Aussi chargé confidentiellement, par un zélé prélat, dont le diocèse appartient à l'Amérique Britannique, de voir si quelque communauté religieuse ou ecclésiastique, consentirait à établir un collège, dans une localité française, à des conditions faciles et avantageuses, je vous écris très intimement, pour savoir, s'il y a lieu à vous fournir des communications plus complètes, ou bien si vous êtes dans l'impossibilité de répondre même à une première avance<sup>1</sup> ».

soit Notre-Seigneur de ce que son œuvre est si promptement arrivée à une heureuse exécution ! Quelle consolation pour moi d'avoir pu rendre service en même temps aux vieilles colonies bretonnes et normandes qui me sont très chères, et à la famille spirituelle du V. P. Jean Eudes. Ma dette de reconnaissance envers ce grand serviteur de Dieu, et envers ses enfants, qui ont autrefois travaillé dans le diocèse de Coutances, et surtout dans ma ville natale, Valognes, est immense ; car si mon éducation première a été profondément chrétienne et favorable à ma vocation, si les vieux confesseurs de la foi, que je vénérerais comme des reliques vivantes, m'ont offert, dès lors un type si pur de la sainteté sacerdotale, c'est à l'apôtre de la Normandie et à sa pieuse Congrégation, après Dieu, que j'en suis redevable.

Je vais continuer à coopérer de tout mon cœur à cette œuvre importante, en priant, et faisant prier pour son plein développement.

Au plaisir de vous revoir en Canada ! Agréez l'expression de l'affectueux respect, avec lequel, je demeure,

Votre tout dévoué serviteur in SS. CC. J. M.

H. ROUXEL, P. S. S.

1. Lettre du 23 décembre 1887.

M. l'abbé Rouxel devait être plus heureux en 1890, car, dans le courant du mois de mars, de cette même année, il pouvait adresser à Mgr O'Brien ces lignes confidentielles :

« Une lettre du supérieur général des Pères Eudistes, que je viens de recevoir, m'apprend que sa Congrégation serait disposée, dès maintenant, à fonder un collège dans l'Amérique du Nord ; et je m'empresse de transmettre cette nouvelle à votre Grandeur, afin que je sache en quel sens je pourrais répondre. »

Le 3 juin 1890, le T. H. P. Le Doré entra directement en communication avec Mgr O'Brien par la lettre suivante :

« MONSEIGNEUR,

« M. l'abbé Rouxel, sulpicien de Montréal, m'a fait part de la pensée, qu'a votre Grandeur de confier aux Pères de notre Congrégation la direction de deux paroisses françaises, dans votre archidiocèse. Il ajoute que des missionnaires pourraient se joindre aux curés, et que même, votre Grandeur désirait y établir une maison d'instruction. Nous sommes tout désireux, Monseigneur, de répondre à la demande de votre Grandeur et, dans quelques mois nous pourrions envoyer deux de nos Pères pour commencer. Nous avons en France, et dans l'Amérique du Sud, une vingtaine d'établissements, dont plusieurs sont très importants. Mais nous n'avons pas encore l'habitude du Canada. Aussi je serais très reconnaissant à votre Grandeur, si elle daignait nous donner quelques détails, sur les conditions dans lesquelles nous serions en Nouvelle-Écosse.

« Dès que j'aurai reçu les explications, que votre Grandeur voudra bien me faire parvenir, je les communiquerai à mon Conseil, et j'aurai l'honneur de répondre au plutôt à votre Grandeur, pour lui dire ce que nous pourrions faire.

« Daignez, Monseigneur, agréer l'hommage, etc.

ANGE LE DORÉ ».

Par suite d'un malheureux concours de circonstances, cette lettre ne parvint pas à son destinataire, d'où, de part et d'autre, grand embarras. Mgr O'Brien croyant, une fois de plus, son affaire manquée, alla frapper à une autre porte et s'aboucha avec les Pères de la Miséricorde ; le P. Le Doré, de son côté, n'entendant plus parler de rien et ne sachant à quoi s'en tenir, résolut, suivant en cela le conseil de M. l'abbé Rouxel, d'envoyer deux de ses Pères, pour s'entendre de vive voix avec Monseigneur de Halifax. Son choix, que l'avenir devait pleinement justifier, tomba sur deux hommes d'un dévouement à toute épreuve, les RR. PP. Blanche et Morin.

Or, le jour même, où était signé à Paris, l'ordre de départ pour la Nouvelle-Écosse de ces derniers, les Acadiens, accourus en foule des extrémités du Nouveau Brunswick, de l'Île du Prince-Édouard, du Cap Breton, et réunis en grande convention — c'est le nom donné par eux à leurs congrès officiels — célébraient à la Baie Sainte-Marie, l'Assomption, leur fête nationale ; à deux genoux, à l'endroit précis, où devait bientôt s'élever le Collège Sainte-Anne, cette foule immense et profondément chrétienne, chantait à pleine poitrine, son hymne national, l'*Ave Maris Stella*, et elle suppliait, avec confiance,

sa toute-puissante patronne Notre-Dame de l'Assomption, de ne pas abandonner son peuple, et de lui accorder les maîtres chrétiens dont sa jeunesse avait besoin.

Les PP. Blanche et Morin s'embarquèrent donc à Liverpool sur le « Carthaginian » le 2 septembre.

Une lettre datée du 12, écrite par le premier, au T. H. P. Le Doré, nous initie aux incidents de leur voyage :

« Encore un jour de mer, et nous arriverons à Halifax. La traversée nous paraît bien longue, et cependant elle n'a vraiment été pénible que les cinq premiers jours. De Liverpool nous nous sommes rendus en Irlande à Queenstown et ce n'est qu'en quittant ce port, que j'ai commencé à être malade. La mer étant devenue très houleuse, il m'a été impossible de prendre la moindre nourriture. J'étais tellement anéanti que je n'ai pu, pendant tout ce temps, dire mon bréviaire. Ce ne fut que le jour de sa Nativité, que la sainte Vierge eut pitié de moi et que je revins à la vie. Depuis lors, la mer a été calme et notre navigation s'est accomplie sans misère. Le P. Morin est un vrai loup de mer ; il s'est bien plaint de maux de tête et de cœur, mais, somme toute, il s'est bien comporté, a mangé comme d'ordinaire, et ne s'est point arrêté un instant. Nous nous entendons très bien et nous ferons bon ménage... »

Disons, sans plus tarder, que jamais le moindre nuage ne devait obscurcir cette amitié, toute d'estime affectueuse et réciproque, que nous voyons ainsi poindre, entre le P. Blanche et le P. Morin. Après avoir été compagnons de route, ils resteront compagnons de peine et d'épreuve ; partageront ensemble

les joies, d'autant plus douces qu'elles seront plus rares, qu'il plaira à la Providence de leur accorder ; et, jusqu'à la fin, le P. Blanche trouvera, dans le P. Morin un confident, plein de cœur et de délicatesse, un ferme soutien, un ami d'une indéfectible amitié. Et quand la mort viendra rompre cette belle et forte amitié, nul ne saura, comme le P. Morin, conserver pieusement le souvenir de l'ami disparu.

Nos deux voyageurs, durant la traversée, lièrent connaissance avec Mgr Howley, qui n'était alors que préfet apostolique de la Baie Saint-Georges ; ce qui leur valut à Saint-Jean de Terre-Neuve, le plus cordial accueil, de la part de Sa Gr. Mgr Forward, qui leur fit avec affabilité les honneurs de sa ville épiscopale.

Le 23 septembre, ils présentaient leurs hommages à Sa Gr. Mgr O'Brien.

Celui-ci, qui ne comptait plus sur les Eudistes, fut plutôt surpris, et même embarrassé de leur arrivée : il l'était d'autant plus, qu'il avait pratiquement promis aux Pères de la Miséricorde les missions de la Baie Sainte-Marie, en leur confiant l'établissement du collège projeté.

C'était là une première déception, qui affecta péniblement les deux pères : hélas ! elle n'était que le prélude de toutes celles que leur mission leur réservait, la première station de leur douloureux chemin de croix.

La fraternelle hospitalité, que les religieuses du Bon Pasteur, récemment installées à Halifax, leur offrirent, leur aida, pour un instant, à faire diversion à leurs angoissantes préoccupations. Grâce à Dieu, les choses ne tardèrent pas à prendre bonne tournure,

et quelques jours après, le P. Blanche pouvait chanter son hymne d'action de grâces :

« *Benedictum sit Cor Jesu et Mariæ* ! écrit-il joyeusement. Nous voici installés et, je crois, dans une petite oasis charmante de la Nouvelle-Écosse. Vous avez dû recevoir ma première lettre, qui vous laissait entrevoir toutes mes craintes à notre arrivée à Halifax. Mais la Providence, qui veille d'une façon toute spéciale sur nous, a su aplanir toutes les difficultés. A notre seconde visite, à l'Evêché, Monseigneur s'est montré fort aimable ; il m'a fait monter dans sa chambre et m'a demandé si j'étais décidé à rester. Sur ma réponse affirmative, il m'a dit alors : Je n'ai pas pris d'engagement définitif avec les Pères de la Miséricorde, mais l'affaire était sur le point d'être réglée. Comme ils ont tardé à me donner leur réponse, je vous charge des deux paroisses de Church-Point et de Saulnierville. Allez en prendre possession, je vous les donne à charge d'élever, à Sainte-Marie, un collège, comme il en a été question. Vous y serez, je crois, dans des conditions excellentes, et vous réussirez au milieu de cette bonne population Acadienne. La glace était rompue, Monseigneur se sentait comme soulagé d'un grand poids ; et il se montra très aimable. J'étais bien heureux, quant à moi, de voir l'avenir moins sombre devant nous<sup>1</sup>... »

Muni d'un mot de présentation et de recommandation, de la part de l'Archevêque, à l'adresse du P. Parker, curé de Saint-Bernard, et du P. Gay, curé de Sainte-Marie, nos deux missionnaires se remirent aussitôt en route pour la Baie Sainte-Marie.

1. Lettre sans date, Archives B, 12.

Là aussi, les Pères de la Miséricorde étaient impatientement attendus. Aussi, dès qu'ils mettent pied à terre, devant le presbytère de Saint-Bernard, où, ils s'arrêtent pour remettre au curé, la lettre que l'Archevêque leur a confiée pour lui, le P. Parker se précipite-t-il à leur rencontre, leur serre chaleureusement la main, en s'écriant : « Soyez les bienvenus, vous êtes sans doute les Pères de la Miséricorde ». En entendant les deux voyageurs décliner leur nom, titres et qualités, le P. Parker tombe dans un ahurissement facile à concevoir. Enfin tout s'explique ; et, comme par bonheur, le P. Gay se trouvait de passage à Saint-Bernard ce jour-là, la connaissance avec celui-ci est également faite séance tenante, et, note le P. Blanche : « Nous fêtâmes gaïement notre arrivée à la Baie Sainte-Marie<sup>1</sup> ».

Le soir même, les deux Pères atteignaient heureusement le terme de leur voyage, et, sans tarder, ils se mettaient à la besogne de tout cœur ; et certes, il en fallait, pour oser aborder une pareille entreprise : bâtir un collège, tandis qu'on n'a devant soi qu'un presbytère humble et modeste, qu'on manque de ressources, qu'on se trouve perdu au sein d'une silencieuse solitude, sur les bords d'une Baie toujours déserte.

N'importe ! dès le premier moment, tous les deux comprirent qu'ils pouvaient compter sans mesure sur la Providence et sur la bonne volonté de la population, qui leur offrait l'hospitalité : ni l'une ni l'autre ne devaient leur faire défaut.

1. *Ibid.*

Ils y étaient du reste encouragés par tout ce qu'ils voyaient et entendaient autour d'eux :

« Avec cela, écrit le P. Morin, ce qui est bien mieux encore, une population française et catholique jusqu'au plus intime de l'âme. Des familles patriarcales et chrétiennes, comme on en rencontre à peine dans la meilleure partie de la Bretagne. Une foi à transporter les montagnes, une confiance dans le prêtre si grande, et une si haute idée de sa dignité, qu'on en est déconcerté d'abord. ...Nous nous trouvons ici bien heureux, si heureux, qu'il y a à craindre de perdre tout le mérite de notre sacrifice<sup>1</sup> ».

Et, avant que la froide réalité ne les ait meurtris, que le voile qui leur dérobe l'avenir ne soit tombé, les voilà tous deux, qui se mettent à rêver tout haut, qui se laissent emporter par les plus radieuses espérances : dès leurs premières lettres, alors que leur collègue n'existe encore que sur le papier, ils entrevoient déjà la possibilité d'établir un noviciat à la Baie Sainte-Marie, et ils y escomptent largement pour leur chère Congrégation, un développement inespéré qui aidera à faire face aux coups redoublés qui, en France, à ce moment-là même, s'abattent sur elle.

Pour nous qui, après plus de trente ans, jetons un regard d'admiration sur ces héroïques débuts de nos fondations canadiennes, nous ne pouvons que bénir la Providence de la foi inébranlable et du robuste optimisme de ceux qui en furent les vaillants ouvriers de la première heure.

Les premiers mois de leur séjour à la Baie Sainte-

1. 30 octobre 1890.

Marie furent consacrés tout entiers, à la préparation des futurs travaux de construction : étude du terrain, mesurages sur place, assemblées de paroisse, et, à l'automne, creusage des fondations ; le tout mené si rondement qu'on pouvait, dès ce moment-là espérer voir au printemps les murs du collège Sainte-Anne sortir de terre.

Le 12 novembre 1890, Sa Gr. Mgr O'Brien, signait ce qu'on pourrait appeler l'acte de naissance de la nouvelle maison. Par cet acte, Sa Grandeur « donnait à la Congrégation de Jésus et de Marie, dite des Eudistes, la charge des missions de Church Point et de Saulnierville, avec leur presbytère, revenus, casuels, usufruit des terres appartenant à ces missions, et elle prescrivait d'y ériger « une Académie de garçons », leur permettant de la diriger selon leurs méthodes et les autorisant à établir à Church Point, quand ils le voudraient, une résidence de missionnaires, un noviciat, un scholasticat, et de suivre en tout leur règle et leurs Constitutions ».

Dès le premier hiver que les Pères passèrent à Sainte-Marie, il y eût, au presbytère, un embryon de collège ; avec l'aide d'un instituteur du pays, le bon M. Soucy, vers la Toussaint, ils ouvrirent des classes qu'une vingtaine de jeunes gens fréquentèrent fidèlement jusqu'à la fin de l'année : « Jusqu'à présent, écrivait le P. Blanche, à la date du 21 novembre l'*Académie* est singulièrement composée ; c'est un peu comme dans l'arche de Noé... mais ils apportent tant de bonne volonté ! » Bien plus, un cours d'adultes, pour une dizaine d'hommes, se fit régulièrement tous les soirs, pendant ces premiers mois.

C'était vraiment les temps héroïques. Tant

d'humble dévouement creusait bien profond le sillon que l'épreuve allait bientôt féconder.

Avec les vues surnaturelles qui l'inspiraient toujours, le P. Blanche était tout surpris que celle-ci fit attendre sa visite : « Tout va jusqu'à présent aussi bien que possible ; je trouve même trop bien, et je redoute quelque tour du diable à la fin<sup>1</sup>... »

« Tout va bien, trop bien, écrit-il à un autre correspondant, ce n'est pas la marche ordinaire des œuvres du bon Dieu. Il a sans doute pitié de nous et tient à nous encourager. Toujours est-il que nous n'avons qu'à le remercier<sup>2</sup> ».

Et, nouvelle preuve de la scrupuleuse régularité qu'il entendait bien établir dans sa petite communauté, comme il l'avait à tout prix maintenue ailleurs, il ajoutait : « Je profite de cette lettre pour vous demander un petit service : ce serait de nous faire copier, par un de vos novices, les méditations pour les fêtes des Saints Cœurs de Jésus et de Marie et pendant l'Octave, ainsi que les méditations sur la tonsure, les Ordres Mineurs, le Sous-Diaconat, Diaconat et prêtrise. Faute de livres, nous n'avons pu faire les méditations de règle ».

Le 20 novembre de cette même année, les premiers renforts arrivèrent de France, dans la personne d'un jeune novice qui ne devait pas persévérer, et du cher Frère Henri, de sainte mémoire.

L'hiver et le carême se passèrent tout tranquillement, non sans malmener quelque peu la petite communauté accablée de besogne.

1. 21 novembre 1890.

2. Au P. Cochet, 26 novembre 1890.

« Nous venons de chanter de joyeux *Alleluias*, et de faire nos Pâques, écrit le P. Blanche le 29 mars 1891. Tout le monde semble heureux et content. Je vais consacrer ce petit moment libre à causer avec vous. Notre petite communauté va bien. Les santés ne sont pas très fortes, mais tous font leur besogne consciencieusement. Je n'ai pas laissé jeûner, vu nos occupations, et je crois avoir bien fait, car nous sommes tous fatigués. Le P. Morin a beaucoup maigri et le P. L. est atteint de dyspepsie. J'espère que le printemps va remettre toutes ces santés délicates, mais il se fait bien attendre. Au commencement de la semaine, nous avions encore de la neige ; heureusement que les derniers jours ont été beaux...

« ...Demain étant un jour ordinaire, dans le pays je recommence les travaux de fondation que l'hiver nous avait forcés d'interrompre. J'ai convoqué à la grand'messe tous les hommes d'un district pour venir avec leurs bœufs et leurs instruments travailler à la cave ; et tous les deux jours, un nouveau district se succèdera, jusqu'à ce que le travail soit achevé. Nous voici donc lancés de nouveau. Par instants, je suis effrayé de l'entreprise, mais je me confie au bon Dieu. Jusqu'ici il nous bénit plus que nous ne le méritons. La semaine dernière, j'ai reçu du curé de Rogersville, diocèse de Chatham dans le Nouveau Brunswick, une lettre fort aimable, pour me dire combien il porte intérêt à notre œuvre ; et pour le prouver, il m'offrait pour l'an prochain, un jeune instituteur, âgé de 24 ans, diplômé, pour la Nouvelle-Écosse et Nouveau-Brunswick, intelligent et pieux. Ce jeune homme désireux d'être prêtre, a commencé

le latin depuis un an. Il connaît très bien l'anglais, le français et est bon mathématicien. Je lui ai répondu que j'acceptais. »

Le 7 septembre s'ouvrait la première année scolaire du collège Sainte-Anne.

« Nous venons de chanter le *Veni Creator* et notre année scolaire est commencée... Je l'appréhendais, sans trop savoir pourquoi. Je vois tant de choses à faire ! J'ai bien prié ce matin le bon Dieu de continuer cette année à tout faire, comme l'an passé, et de diriger notre barque !... Voici comme j'ai organisé la maison : je reste avec le P. Morin chargé des deux paroisses. La surveillance générale, les courses à faire à droite et à gauche, les conférences, les cours de théologie au P. L., l'étude de l'anglais absorbant tous mes instants, je ne ferai point de classe. Le P. Morin est professeur de belles-lettres, le P. Haquin chargé des éléments latins, le P. L. maître d'études, le P. Ozanne professeur de français<sup>1</sup>... »

La bénédiction et l'inauguration du collège eurent lieu le 4 novembre. Mgr O'Brien, accompagné de son vicaire général Mgr Murphy, avait tenu à présider lui-même cette cérémonie : c'était, de la part de Sa Grandeur, un précieux encouragement donné à son jeune protégé.

Le Collège Sainte-Anne était donc désormais fondé.

Nous aurions pu écrire aussi justement le Séminaire Sainte-Anne. Car, suivant la remarque qu'en faisait le R. P. Dagnaud, dans le discours qu'il pro-

1. Lettre au Père Général, 7 sept. 1890. Le Père y donne ensuite les attributions respectives de chacun des professeurs auxiliaires.

nonça à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire du Collège : « Les premiers élèves qui y arrivèrent, seront les premiers prêtres qui sortiront du Collège que, dès ce moment-là, on aurait pu appeler du nom de Séminaire Sainte-Anne ; il sera, en effet, jusqu'au bout une pépinière sacerdotale ».

Chose surprenante, et que le lecteur n'aura pas manqué de remarquer dans l'organisation du personnel, que le P. Blanche nous faisait connaître plus haut : dès sa première année, la nouvelle maison d'éducation put avoir sa classe de belles-lettres, et quelques autres classes du cours classique. Ce fait s'explique par la présence, à Sainte-Anne, de plusieurs jeunes gens qui avaient commencé leurs études à Saint-Joseph de Memramcook, et parmi lesquels nous relevons les noms du P. D. Comeau, le curé actuel d'Eel Brook, et de son cousin, Sa Grandeur Mgr Leblanc, évêque actuel de Saint-Jean ; tous deux formèrent la première classe du Collège Sainte-Anne.

On imagine aisément ce que dut être cette première année. Une maison d'éducation ne s'improvise point ; or, à Sainte-Anne, tout était improvisé : improvisé le personnel, formé qu'il était, en majeure partie, de professeurs de talent sans aucun doute, mais absolument étrangers au pays, dont ils ne connaissaient ni les coutumes, ni les mœurs, ni les traditions ; improvisé aussi le programme d'études, qui se ressentait nécessairement de la hâte, avec laquelle il avait été conçu ; improvisée encore la discipline, dont le moindre défaut était de ne pas tenir suffisamment compte des exigences d'une situation entièrement différente de celle des collèges de France.

Que, dans de pareilles conditions, on se soit heurté à des tâtonnements, à des hésitations sans nombre, il ne pouvait en être autrement. Malgré tout, l'année fut bonne au delà de tout ce qu'on pouvait espérer.

Le P. Blanche profita des grandes vacances qui suivirent pour aller exposer, de vive voix au R. Père Général l'état de son œuvre : certaines difficultés qui avaient surgi ; des besoins pressants qui se faisaient sentir, et dont, à distance, on ne semblait pas se rendre suffisamment compte, nécessitèrent ce déplacement. Le Père s'embarqua donc à New-York le 25 juin, et quelques semaines plus tard, il était de retour au Canada. Il avait obtenu du Père Général la promesse de l'envoi d'un autre renfort devenu urgent.

Cette promesse n'allait pas tarder à se réaliser, car le 29 août, le P. Cochet arrivait à Sainte-Anne. Inclignons-nous avec respect devant cette figure lumineuse qui vient de se dresser devant nous. Le P. Cochet était un saint, dans toute la force du mot. Les saints canonisés n'ont pas de biographie plus édifiante que celle de cet humble prêtre qui, après avoir formé plus de dix générations d'Eudistes au noviciat de Kerlois vint, avec une abnégation admirable, un oubli de soi sans borne, remplir à Sainte-Anne les modestes et obscures fonctions de surveillant d'étude et de dortoir. Le P. Braud, alors jeune scolastique, suivit de quelques jours le P. Cochet ; il compléterait ses études de théologie sous la conduite de ce dernier, tout en faisant au collège sa part de besogne. Et tous les ans, pendant un certain temps, une petite escouade de bons ouvriers

allait venir grossir progressivement les rangs de ceux de la première heure.

C'est bien des hommes de la trempe des nouveaux venus que réclamait la situation ; loin que les temps critiques soient passés, il semble que, désormais, l'horizon ira en s'assombrissant de plus en plus pour le P. Blanche et son œuvre.

« J'ai mille épreuves au commencement de l'année, écrit-il le 28 septembre 1890 ; je vous en parlerai une autre fois. »

Ces épreuves sont de tous genres : c'est la pauvreté, contre laquelle il ne cessera de se débattre et qui, paralysant tous ses efforts, sera pour lui une source d'angoissantes préoccupations.

« Nous sommes pauvres et nous désirons bien des choses. Aussi je profite de votre voyage pour vous demander quelques livres dont nous avons besoin. Lorsqu'il faut monter un collège, ce n'est pas seulement la construction qui coûte, mais le mobilier et l'entretien, et l'on est obligé de se passer de bien des choses. Nous n'avons pas de livre de lecture pour le réfectoire. Ne pourriez-vous pas nous obtenir d'une maison l'histoire de Rohrbacher, un martyrologe... une ou deux théologies pour nos confrères, une *Vie et Royaume de Jésus* ?... »

De son côté, le P. Cochet faisait cet aveu à l'un des bienfaiteurs du noviciat : « Notre chapelle est d'une nudité déplorable. Les sœurs la tiennent très propre, c'est beaucoup, mais c'est tout aussi. Un autel des plus simples, surmonté d'une statue de sainte Anne, et deux chandeliers, un harmonium, rien de plus, ni chemin de croix, ni statue, ni vitraux.

Le Père Supérieur gémit comme moi de cet état de choses, « mais c'est impossible d'y remédier maintenant, me dit-il, nous commençons ; je n'ai pas « de ressources ». Et de fait, la pauvreté religieuse n'est pas un mot ici. »

Hélas ! cette pauvreté, confinant presque au dénuement, n'était pas la seule épreuve dont le P. Blanche eut alors à porter le poids. Le recrutement de son personnel lui en réservait d'autres, qui devaient lui causer de poignantes souffrances. Sans doute, rencontra-t-il dans les auxiliaires que, dans son embarras, il fut obligé d'aller chercher un peu partout des collaborateurs édifiants et dévoués, des bons services desquels le Collège Sainte-Anne garde le plus reconnaissant souvenir. Mais tous furent loin de répondre aux exigences les plus élémentaires des fonctions qui leur étaient confiées. Il en résulta des scènes pénibles, des situations fâcheuses qui auraient pu, à tout jamais, compromettre le bon renom de l'œuvre à laquelle le Père et ses confrères se dévouaient :

« Que de misères, ! mon bon Père, gémit le Père Blanche, dans une lettre où il raconte à son Supérieur les navrantes histoires qui lui arrivaient ; que de difficultés pour faire le bien ! Jusqu'ici le bon Dieu avait eu pitié de nous, mais depuis la rentrée, que de croix et de traverses<sup>1</sup> ! »

Peut-être a-t-on été porté à juger trop sévèrement l'inlassable confiance que le P. Blanche accordait à ses collaborateurs de fortune dont, du reste, il ne pouvait à aucun prix se passer. Peut-être encore au-

tour de lui, ne sut-on pas toujours tenir suffisamment compte des inextricables difficultés au milieu desquelles il se débattait pour organiser sa maison et la faire marcher vaille que vaille. Il était le premier à déplorer l'anormale situation de ses confrères et à appeler de ses désirs les plus ardents le jour où un personnel homogène, composé uniquement de Pères de la Congrégation, lui permit de s'affranchir de toutes les servitudes humiliantes auxquelles il fut longtemps condamné. En attendant, il faisait de son mieux ; et ce mieux était loin de répondre à ses vœux ; mais, comme il le répétait souvent et mélancoliquement dans ses lettres : « Faute de grives, on prend des merles ».

Une éclaircie bienfaisante se produisit dans le cours de cette année 1893, qui procura un peu de joie au P. Blanche et à ses compagnons : la visite du T. H. P. Le Doré. Mais, hélas ! cette éclaircie ne fut pas de longue durée ; car quelques mois après, un véritable désastre venait fondre sur eux : l'incendie du presbytère qui les abritait.

Laissons le P. Blanche nous raconter lui-même ce nouveau malheur :

« Mon très Révérend Père, je vous écris les larmes aux yeux. Le bon Dieu nous envoie encore une lourde épreuve. Pussions-nous la supporter comme il faut. Notre presbytère vient d'être, cette nuit, la proie des flammes. On n'a rien sauvé et tous les papiers de la paroisse, registres des baptêmes, décès, mon bureau qui renfermait 1.200 fr., tous les livres de compte, bibliothèque, vêtements sont réduits en cendres... »

Suivent quelques détails sur l'incendie lui-même, après quoi le Père ajoute :

« Ah ! quelle épreuve ! nous avons trop bien débuté ; sans aucune peine, sans difficulté. Aujourd'hui, nous pouvons dire que la croix sera bien encore ici le fondement de nos œuvres... » Écoutons encore le P. Cochet écrivant à l'un de ses anciens bienfaiteurs : « Nous aussi, nous avons été visités par la justice divine. Dans la nuit du samedi au dimanche de la Dédicace, le feu a pris au presbytère, dans la chambre du Père Supérieur qui était aux malades. Les registres de la paroisse, notre bibliothèque, la caisse tout a été consumé. Je n'ai plus que quelques cahiers. Tous mes vêtements, ma montre, mon bréviaire, mes sermons mes retraites, j'ai tout perdu. Ça été pour moi une rude épreuve, et dont j'ai peine à me remettre. Je tâche maintenant d'en tirer mon profit spirituel, mais c'est dur.

« Rien de bon ne se fait sans traverses ni sans croix. Je le comprends encore mieux depuis que je suis ici. Assurément, je ne suis pas malheureux ; je remercie le bon Dieu de m'avoir envoyé en Amérique, car j'espère qu'il m'en récompensera. Nous semons dans les larmes, d'autres viendront après nous, qui moissonneront dans la joie. »

Ces deux admirables lettres disent tout : la portée du désastre, l'accueil plein de résignation qui lui fut fait, les surnaturelles espérances qu'il fit concevoir.

En attendant que ses espérances se réalisent, le P. Blanche va continuer à creuser paisiblement son rude sillon et à le féconder de ses larmes.

Une épineuse question ne tarde pas à se poser,

qu'il ne réussira jamais à résoudre d'une manière satisfaisante : la question de l'Académie.

Nous aurions mauvaise grâce, à la distance où nous sommes des événements auxquels nous faisons allusion, de juger sa conduite en toute cette affaire.

Sa correspondance d'alors indique clairement qu'il voyait tous les inconvénients du système que les circonstances l'obligeaient à adopter. Mais pouvait-il agir autrement qu'il le fit ?

D'une part, la volonté formelle de l'Archevêque était en faveur de la création de cette Académie ; puis, dans la pénurie où il se trouvait, n'avait-il pas raison d'envisager les subsides que le gouvernement lui allouait comme un moyen providentiel de sortir de ses dettes les plus criardes ? On avouera qu'il y avait là des considérations de nature à faire impression sur lui.

Mais d'un autre côté, la transformation du Collège en école publique (High School) n'entraînait-elle pas l'abdication entre des mains étrangères, de la direction pratique de l'œuvre à lui confier ? n'était-ce pas s'exposer à faire passer au second plan le but principal de cette œuvre : la culture et le développement des vocations sacerdotales ? n'était-ce pas aussi frustrer ses confrères de la part légitime d'influence qui devait leur revenir dans la marche de l'œuvre commune ?

Plusieurs le crurent autour de lui et s'en alarmèrent. D'où une nouvelle et suprême difficulté qui fut, on peut le dire, la grande croix du P. Blanche pendant ses dernières années de Sainte-Anne.

Entre temps, deux autres visites du T. H. P. Le Doré, l'une en 1895, l'autre en 1898, procurèrent

à son âme l'apaisement dont elle sentait si vivement le besoin ; ces deux visites avaient également mis un terme à d'absorbantes préoccupations qui, depuis longtemps, ne lui laissaient pas de repos : c'est alors, en effet, que furent décidées les deux fondations du Collège de Caraquet et du Séminaire de Halifax, que, toutes deux, il avait appelées de tous ses vœux ; auxquelles, par de pénibles voyages, d'interminables correspondances, de fatigantes démarches, il avait préparé la voie ; et dont il allait avec bonheur suivre les rapides et heureux développements.

Signalons encore, telle une de ces radieuses journées qui précèdent l'orage, l'aimable et bienveillante visite dont, au mois d'octobre 1898, Sa Gr. Mgr Bégin, archevêque de Québec, honora le Collège Sainte-Anne.

Puis de nouveau le ciel se couvre d'épais nuages ; les épreuves de toutes sortes qui ont jusque-là accablé le P. Blanche, semblent redoubler d'intensité et d'acharnement. Manifestement Dieu le prépare à la catastrophe qui semblait bien devoir anéantir, pour toujours, l'œuvre de huit années de souffrance et d'énergiques efforts.

Le P. Blanche va encore nous faire part de celle-ci.

Church Point, 16 janvier 1899.

MON TRÈS CHER PÈRE,

« Un immense malheur vient encore de nous frapper : notre cher Collège n'existe plus ; il vient d'être la nuit dernière, la proie des flammes. Mon Dieu, qu'allons-nous devenir ? qu'allons-nous faire ? Lorsque le presbytère fut brûlé, nous pûmes continuer notre œuvre ; mais aujourd'hui tout est détruit ; tout est à recommencer, et dans des con-

ditions plus difficiles qu'au début. Dimanche, nous prenions définitivement possession du nouveau bâtiment ; je chantais la grand'messe, et aux vêpres, admirant les belles cérémonies que nous pouvions faire dans notre chapelle, entendant le chant des enfants qui chantaient de tout leur cœur, je remerciais le bon Dieu d'avoir pu achever cette œuvre, et quelques heures après, il ne restait plus que des cendres de ce qui nous avait coûté tant de travaux, de dépenses et de soucis...

« Mon pauvre Père, quelle épreuve ! Quelle en est la cause ? Ne serions-nous pas dignes de continuer l'œuvre à laquelle nous travaillons ? Humainement parlant, nous réussissions ; le nombre des élèves augmentait toujours ; l'esprit des enfants semblait meilleur ; nous pouvions espérer en peu de temps être plus à l'aise... et voilà que tout est fini... »

Ce même jour, le P. Blanche écrivait au P. Morin, pour le mettre au courant de sa terrible situation, un mot qu'il termine par ces lignes, où se traduisent sa parfaite résignation et son admirable esprit de foi : « Mon pauvre Père, que c'est triste ! Lorsque le presbytère fut brûlé, ce n'était rien, l'œuvre pouvait continuer. Aujourd'hui tout est détruit ; tout à recommencer, et lorsque on a épuisé toutes ses ressources. Enfin, courage ! *Sursum corda* ! Adorons la main de Dieu qui nous frappe et tâchons de suivre sa volonté ».

Le P. Blanche était de la race de ces indomptables soldats que la violence d'une attaque peut bien terrasser un instant, mais qui, la première émotion calmée, se relèvent aussitôt, se ressaisissent pleine-

ment et reprennent vaillamment leur poste de combat.

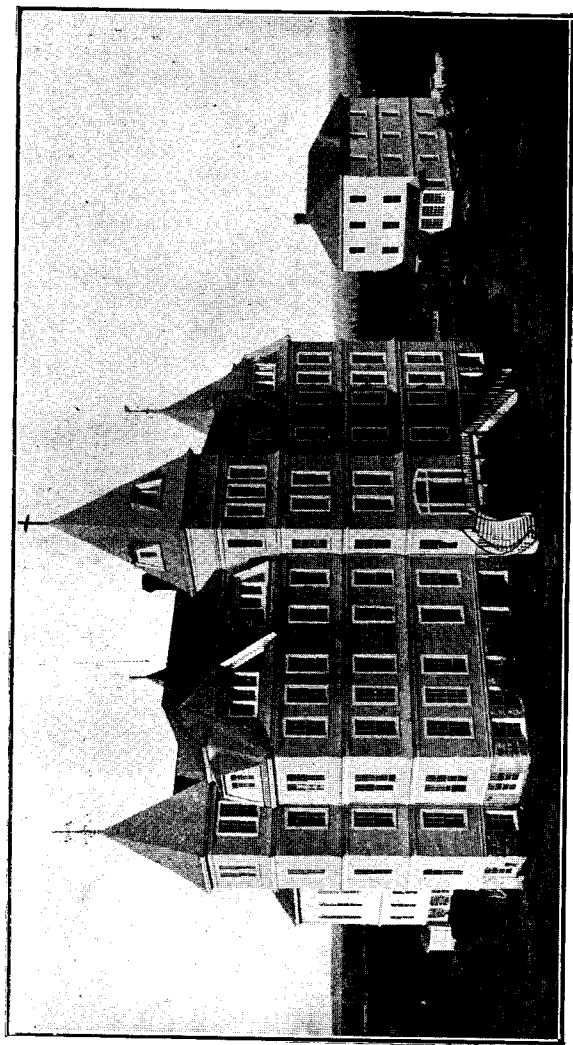
Écoutons-le faire part à son Supérieur, des sentiments qui animent son âme, que l'épreuve a comme renouvelée, et à laquelle elle a communiqué comme un nouveau et plus impérieux besoin de dévouement :

Church Point, 26 janvier 1899.

MON TRÈS HONORÉ ET BIEN CHER PÈRE,

« Dix jours depuis la destruction de notre œuvre ! Instinctivement, on se demande pourquoi le bon Dieu a-t-il permis que le fruit de tant de travaux, de soucis, de sacrifices, la source de tant d'espérances, soit ainsi anéanti en quelques heures ? Impossible à notre pauvre nature humaine de pénétrer ce mystère ; c'est le secret de la divine Sagesse ; nous n'avons qu'à nous courber sous la croix, redire avec le saint homme Job : Le Seigneur nous l'avait donné, il nous l'a enlevé, que son saint nom soit béni ! Au premier moment, ce malheur m'avait abattu ; mais je me remets et suis tout disposé à recommencer le travail, si l'obéissance me l'impose. De tous côtés, je reçois des témoignages de sympathie : des Anglais aussi bien que des Français, des protestants comme des catholiques ; et ces démonstrations montrent la place que le collège avait conquise dans le cœur de tous...,

« Qu'allons-nous faire ? Il n'est pas possible d'abandonner l'œuvre. C'est une épreuve terrible, la croix est lourde, mais j'aime à croire qu'elle est ménagée par la sagesse et l'amour des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Dieu imprime son sceau sur cette œuvre qui lui est chère, afin de montrer qu'elle est vrai-



Le Collège Sainte-Anne. — Church Point, N. S.

ment son œuvre et qu'il lui prépare, pour l'avenir, des bénédictions surabondantes... »

Et après avoir fourni à son correspondant les renseignements d'ordre matériel dont celui-ci pouvait avoir besoin, il ajoutait ces lignes, que nous transcrivons avec émotion, parce qu'elles nous donnent bien la mesure de sa belle âme :

« Je vous remercie beaucoup de la marque de confiance que vous me donnez en me nommant votre vicaire, et je vous en suis très reconnaissant. Mais suis-je à même de remplir cette fonction ? J'ai bien assez déjà de ma charge, et je voyais le terme de mon supériorat venir, avec bonheur, pour être débarrassé des soucis qui me fatiguent. Mais après cette épreuve, je sens qu'il faut travailler avec plus de dévouement que jamais ; aussi je ne demande et ne refuse rien, et je suis tout disposé à faire tout ce que vous jugerez à propos de m'imposer pour le bien de notre congrégation. »

La reconstruction du Collège fut décidée en haut lieu ; elle commença dès le printemps, fut menée activement par celui qui en était l'âme et qui en avait toute la responsabilité ; à la fin de juillet, les toits étaient terminés, et le 2 septembre suivant, le Collège retrouvait sa nombreuse famille, que le malheur avait pour un temps dispersée.

Mais le P. Blanche n'était plus là pour assister à la résurrection de l'œuvre qu'il avait véritablement enfantée dans les larmes : l'obéissance l'avait en effet ramené en France, une fois son terme de supériorité expiré.

J'imagine que, à l'heure de la relève, quand un régiment remontait à l'arrière, tout couvert de la

boue glorieuse et sanglante des tranchées, ceux qui assistaient à ce retour, devaient se sentir en proie à une intense émotion... Ils devaient saluer bien bas l'honneur et le devoir qui défilaient ainsi devant eux.

Cette émotion, nous l'éprouvons en présence de l'héroïque soldat dont la vision vient de se dresser devant nous, spontanément, nous le saluons avec fierté, et nous nous inclinons devant lui avec une admiration respectueuse ; les armes qu'il porte ne sont pas celles du guerrier ordinaire ; les combats qu'il a livrés ont été pacifiques ; cependant, nous le sentons : avec lui, c'est encore l'honneur et le devoir qui passent...

---

## CHAPITRE IV

### Par Monts et par Vaux (1899-1903)

---

Le P. Blanche venait à peine de rentrer en France, qu'un ordre de son Supérieur Général le renvoyait prendre possession, à Saint-Jean de Versailles, du poste de préfet de discipline que, dix ans auparavant, il y occupait avec toute la distinction que l'on sait.

L'année suivante, la direction même de l'École, dont il devenait le supérieur, était remise entre ses mains habiles. Il ne devait point la garder longtemps, ni jouir en paix du repos mérité que cette nomination semblait lui promettre.

La lutte contre les Congrégations religieuses battait alors son plein. Déjà du Canada, le P. Blanche en avait suivi avec un vif intérêt toutes les péripéties. De cœur et d'esprit, il s'était associé aux vaillants efforts que le R. P. Le Doré, son Supérieur Général, avait exécutés, bien en vain, hélas ! pour sauver les sociétés religieuses du désastre qui les menaçait.

On sent, à parcourir sa correspondance de cette époque, combien il était heureux de servir sous un tel chef, et toutes les fois que l'occasion s'en présen-

tait, il ne manquait pas d'exprimer à celui-ci son admiration pour la belle crânerie, la noble et irréductible intransigeance avec lesquelles il défendait « les droits de l'honneur et de l'Église<sup>1</sup> ».

De retour en France, et en raison des responsabilités qui lui incombaient en sa qualité de Supérieur de l'une des maisons condamnées à mort par les sectaires qui gouvernaient alors la France, le Père Blanche avait désormais à prendre une part active aux derniers essais de lutte et de résistance qui s'imposaient.

L'assemblée générale des anciens élèves de l'École Saint-Jean que, vers cette époque, il eut à présider, lui fournit une occasion dont il fut heureux de profiter, de tracer avec netteté et vigueur, devant eux et devant les consciences catholiques et françaises, la ligne de conduite à tenir. On lira avec plaisir cette franche et lumineuse déclaration de principes.

«...Nous sommes à une époque décisive. Un orage violent s'est élevé sur nos têtes, et s'il n'a pas éclaté encore, c'est que la Providence s'est réservé la souveraine direction des tempêtes et que la foudre ne frappe pas sans sa permission. Cet orage, amassé par la haine du nom chrétien, gronde menaçant l'édifice si laborieusement élevé de notre liberté la plus chère, la liberté de faire élever la jeunesse dans la crainte de Dieu, l'amour de l'Église et de la patrie. Nos œuvres, pour le maintien desquelles nous ne demandons rien à personne que la liberté, sont menacées. N'est-il pas trop sérieusement question d'assimiler les religieux aux forçats libérés ? Et de

I. 3 novembre 1895.

même que l'enseignement est interdit aux repris de justice, ne veut-on pas l'interdire également à ceux qui ne sont que les repris de la vertu, de l'Église et de Dieu ? Et si tous les catholiques n'ont pas encore compris que la question de l'enseignement est la question, la grande question, la question vitale, celle d'où dépend *l'être ou le ne pas être*, nos adversaires, eux, ne s'y sont pas trompés. L'école est le champ de bataille sur lequel les partis adverses se disputent l'avenir du pays ; nous marchons, en ce moment vers l'inconnu, vers un inconnu dont le terme sera, je l'espère, le triomphe du bien sur le mal ; mais ne l'oubliez pas, toute victoire suppose une bataille. »

« Dans cette lutte pour la vie, pour la vie de l'âme de vos enfants, marchez, mes chers amis, et tenez ferme. Vous êtes jeunes : tout porte à croire que vous êtes appelés à jouer un rôle important dans le pays : *Estote viri* ; allez parler dans les réunions publiques, si vous en avez le courage ; former des ligues et des associations ; usez de vos droits de citoyens, si vous le jugez utile à la défense de vos convictions et de vos intérêts ; soyez surtout fidèles aux saintes croyances et aux saintes causes ; soyez franchement catholiques, sans épithète, car sans cela vous ne serez rien.

« Un jour, un ami de Jésus mourut ; mais, dit le Maître en parlant de la maladie de Lazare : *hæc infirmitas non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur filius Dei per eam*. Et quatre jours après, à cet ordre souverain : *Lazare, veni foras*, la mort lâchait sa proie, et Lazare ressuscitait.

« Qu'il me soit permis de trouver dans ce texte évangélique une image et une espérance.

« Aux yeux de nos ennemis, la France chrétienne, humainement parlant, paraît morte ; les sectes croient la tenir ; parfois même, il monte jusqu'à nous une odeur de corruption... Mais en dépit des apparences, mon cœur me dit : *hæc infirmitas non est ad mortem*. Bientôt rententira : *Lazare, veni foras*, et Dieu, je le crois sincèrement, ménagera dans le réveil de la France une nouvelle merveille pour sa gloire et celle de son Fils. »

En attendant que luise le jour de résurrection que son âme appelait de ses vœux et de ses prières, il fallait lutter, sans découragement ni sans illusions.

« Qu'allons-nous devenir, écrit-il le 5 juin 1902, nous sommes désormais condamnés à mort ; il faut donc agir et prendre nos précautions en conséquence... »

Et dans une autre lettre, du 28 octobre celle-là, il revient à la charge.

« Il est bon de faire ses malles, écrit-il, mais tout cela ne mène pas loin. Je désirerais qu'en présence des événements qui nous attendent, et qui sont inévitables, nous arrêtions une ligne de conduite. Quand nous allons être chassés, qu'allons-nous devenir ? Allons-nous partir, sans rien dire, en acceptant humblement le coup que nous recevrons ?... »

« Lorsque la Commission des Congrégations va être nommée et que le Gouvernement aura déposé son infâme projet de proscriptions, il faudrait susciter, dans la France entière, un mouvement de protestations. Mais il faudrait de l'entente, un mot d'ordre qui partit des Comités Piou, de Mackau, etc.

A Versailles, je m'en chargerais, sans me mettre en avant. Du reste, nous sommes perdus, nous n'avons donc aucun ménagement à garder. Il n'est pas possible que les Congrégations meurent sans que l'attention des catholiques et des indifférents ne soit fortement secouée. »

Ou, je me trompe fort, ou cette lettre trahit le soldat qui vit toujours dans le P. Blanche, et qui n'a d'autre souci, puisque la bataille est perdue d'avance, que de tomber au moins glorieusement et en sauvant l'honneur.

C'est dans ces circonstances critiques que le R. P. Le Doré lui confia une mission délicate, dans laquelle l'avenir même de la Congrégation, alors en détresse, est en jeu, puisqu'il ne le chargeait de rien moins que de chercher un refuge pour ses frères : « Allez, lui dit-il, pour toute feuille de route : Votre bon ange vous conduira ».

Héroïque pèlerin de l'obéissance et du dévouement, le P. Blanche reprend le chemin de l'Amérique, où il a déjà tant travaillé, tant lutté, tant souffert.

Il s'embarque donc au Havre, au commencement du mois d'août, et le 8 il traçait ces lignes.

« Dans un jour, nous allons arriver à New-York, et avant de commencer *mon chemin de croix*, je tiens à vous donner signe de vie. »

Suivons-le donc à travers toutes les étapes de ce douloureux chemin de croix qui commence pour lui.

Il se dirige d'abord vers le sud des États-Unis ; il a entendu dire qu'il y a des Acadiens à la Nouvelle-Orléans, et un instant, il caresse le rêve d'aller recommencer, sur les bords du Mississipi, l'œuvre de la Baie Sainte-Marie.

## Cathédrale Saint-Louis

Nouvelle-Orléans, ce 14 août 1902.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

« Qu'il fait chaud, mon Dieu, qu'il fait chaud. Me voici, depuis hier à la Louisiane. Après 42 heures consécutives de chemin de fer, je suis arrivé à la Nouvelle-Orléans, fatigué et éreinté, et avec une température dont nous n'avons pas d'idée. J'essaie d'établir dans ma chambre, un courant d'air ; mais, de quelque côté que je me tourne, j'étouffe. Enfin, il faut accepter la situation, et armé d'un éventail, je vais essayer de vous écrire un mot. »

Suit le narré de ses pénibles démarches. Plein des généreuses espérances, que nous disions plus haut, il frappe à la porte du coadjuteur, Mgr Roussel, un ancien élève du Collège de Redon, qui lui ménage un accueil plus que réservé : « Il n'y a rien à faire ici, pour vous, mon Père, dit-il en substance au Père Blanche ; vous n'y seriez que la cinquième roue à un chariot ».

L'Archevêque, auquel il se présente ensuite, ne lui montre d'abord que froideur et défiance : « Que voulez-vous que je vous donne ? Puis, se ravisant et après avoir entendu les humbles explications du Père et pris connaissance d'une lettre du P. Le Doré, qu'il a toutes les peines à déchiffrer : « Il y a bien, lui dit-il, des Acadiens, parmi lesquels vous pourriez faire quelque chose ; nous aurons conseil à l'archevêché d'ici à quelques jours et je vous rendrai réponse alors. « Le Conseil eut lieu à la date indiquée ; mais l'opposition du clergé à l'admission de nouveaux

étrangers y fut telle, qu'elle empêcha tous pourparlers ultérieurs ». Le Père n'avait plus qu'à plier bagages.

De la Nouvelle-Orléans, il se rend au Texas, chez Mgr Durieux. D'autres déboires l'y attendent. A la sacristie de la cathédrale, où il se présente tout d'abord, on lui fait subir le plus inquisitorial des examens. De guerre lasse, le pauvre Père réclame qu'on lui accorde, au moins, la faveur de recevoir la sainte communion, s'il ne peut être admis à célébrer la sainte Messe. On fait droit à sa demande d'assez mauvaise grâce.

Il est ensuite introduit auprès de l'Evêque : « Vous êtes le bienvenu, mon Père, lui déclare Mgr Durieux, dès qu'il lui a entendu exposer l'objet de sa visite, c'est la Providence qui vous envoie: Venez d'abord déjeuner, nous causerons ensuite. » On causa de fait, et longuement. Hélas ! les bienveillantes propositions du bon Evêque étaient pratiquement inacceptables : la Congrégation n'était nullement préparée pour ce genre d'œuvres.

Force était donc au P. Blanche d'aller chercher fortune ailleurs. Il s'adressa effectivement, mais sans plus de succès, à plusieurs autres évêchés : Natchez, Mobile, Saint-Augustin, Charleston, Little Rock.

Un changement de direction s'imposait : il quitte pour le Nord son voyage à travers le Sud. Par la Nouvelle-Orléans et New-York, il gagne Fall River, où le curé, un ancien missionnaire de la côte Nord, M. l'abbé Giguère, lui offre une fraternelle hospitalité.

Pendant le dîner, arrive une dépêche de Mgr Blais, évêque de Rimouski, rappelant un de ses prêtres,

qu'il avait prêté à M. Giguère ; la pénurie de prêtres, dont souffrait alors le diocèse de Rimouski nécessitait ce rappel soudain. Cet incident est un trait de lumière pour le P. Blanche. Le soir même, il part pour Rimouski. A Lévis, qu'elle n'est pas sa surprise de rencontrer le Vicaire général de Rimouski, Mgr Langis, qui revenait alors de Montréal, où il était allé demander aux Sulpiciens, sans pouvoir l'obtenir, un professeur de philosophie pour son Séminaire.

Nos deux voyageurs lient ensemble conversation et se font mutuellement offre de bons services : « Venez avec moi, dit le Vicaire général à son interlocuteur ; Mgr Blais est actuellement à Québec avec les autres évêques de la province, et je vous présenterai à lui ainsi qu'à ses collègues. »

Une fois la présentation faite et les saluts d'usages échangés, Mgr Blais fait connaître au mandataire du P. Le Doré l'embarras dans lequel le met le refus de ces Messieurs de Saint-Sulpice. Cet embarras, il faut l'avouer, était vraiment providentiel pour le P. Blanche : une heure plus tard, un des Pères de Halifax recevait par télégramme l'ordre de se rendre à Rimouski, pour se mettre à la disposition de Sa Grandeur qui, dès ce moment-là, ne cessa de témoigner à la Congrégation de Jésus et de Marie la plus sympathique bienveillance.

D'autres rencontres, non moins providentielles que la précédente, attendaient le P. Blanche à Québec. Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi, se montra immédiatement disposé à faciliter aux Eudistes l'entrée de son vaste diocèse. Dès ce premier échange de vues, on pouvait pressentir tout le

riant avenir que la générosité de Sa Grandeur allait bientôt assurer à ses nouveaux protégés.

De son côté, Mgr de Valleyfield manifesta le désir d'avoir, lui aussi, quelques Pères attachés au Séminaire de sa ville épiscopale. Ce désir devait se réaliser l'année suivante.

De Québec à Caraquet, pour un voyageur récemment arrivé d'Europe, la distance est relativement courte ; le beau moyen, par conséquent, de résister à la tentation d'y pousser une pointe.

« Étant près de Caraquet, écrit-il, je ne puis, je crois, faire autrement que d'aller lui faire visite. Je vais donc partir ce soir et passer un jour avec eux. Je regrette un peu ce voyage, car, vu la difficulté des communications, je vais perdre un peu de temps. Mais la charité commande cette visite. Je pars. Je reviendrai dimanche ou lundi à Québec. Je passerai ensuite à Trois Rivières, Nicolet, Saint-Hyacinthe, Sherbrooke, Montréal, Ogdensburg, Burlington, Portland, Albany, Grands Rapides, Détroit, New-York ; encore quinze évêques à voir. Pourrai-je arriver à Versailles pour la rentrée ? Je l'espère ; mais si, à mon retour, je trouve les lettres des évêques de Brownsville et de Nashville, je n'arriverai que dès les premiers jours d'octobre<sup>1</sup>. »

Le P. Blanche fit ce tour de force, il vit ces quinze évêques, et à la fin de septembre, il était tranquillement à son poste, préparant, comme si de rien n'eût été, la rentrée du Collège de Versailles. Nous avons, en effet, sous les yeux, une lettre de lui du 30 septembre, commençant ainsi :

1. Lettre du 28 août.

« Nous rentrons demain. Où en est l'affaire de notre professeur de 7<sup>e</sup>... Quel est-il ? »

Il faut avouer qu'on ne saurait pousser plus loin le dévouement. Qu'il avait donc raison, le vénéré P. Le Doré, quand il prétendait que l'obéissance donne des ailes.

Dans le courant de novembre, un nouvel ordre de départ était donné à l'infatigable voyageur. Il devait retourner au Canada pour y régler définitivement les fondations dont il avait posé les jalons dans son précédent voyage. Une fois de plus, la mer lui fut contraire.

Église Saint-Paul

Sandy Hill, 16 décembre 1902.

« Me voici donc de nouveau sur la terre américaine. Après une affreuse traversée, je suis arrivé à New-York souffrant, toussant, éreinté. Jamais je n'avais fait de plus pénible voyage. Je m'en console, parce que la croix étant à la base de toute œuvre du bon Dieu, j'espère qu'il regardera comme sienne celle que j'ai acceptée pour lui ».

Cette seconde mission était difficile à remplir, et il ne l'abordait pas sans de vives appréhensions, qui se font jour dans ses lettres. Il revenait, en effet, au Canada muni des plus amples pouvoirs de la part du T. H. P. Général et chargé, non seulement de négocier et de mener à bonne fin toutes les affaires précédemment entamées, mais encore, ce qui l'embarrassait davantage, de faire la visite canonique des différentes communautés de sa Congrégation.

De Troy, où il se rend immédiatement, il mande,

d'urgence, auprès de lui le Vicaire provincial, le R. P. Dagnaud ; et après s'être concerté avec ce dernier, il se remit en route pour Chicoutimi.

Sa Gr. Mgr Labrecque l'y attendait et lui réservait un accueil chaudement sympathique et personnellement bienveillant. Désormais, le palais épiscopal va devenir son pied-à-terre officiel pour le temps de son séjour au Canada ; en attendant que bientôt son toit hospitalier abrite également les RR. PP. Le Doré et Travers, auxquels Sa Grandeur allait confier la desserte de la nouvelle paroisse de Bassin.

Mgr Labrecque préludait par là aux relations que les circonstances allaient chaque jour rendre, d'une part, plus cordialement fraternelles et d'autre, plus respectueusement filiales et dévouées entre la communauté du Bassin et lui.

De Chicoutimi, le P. Blanche se dirigea ensuite vers les Provinces Maritimes pour y faire la visite canonique des maisons de la Congrégation.

Il gagna tout d'abord Church Point. On devine l'émotion intense qui s'empara de lui en retrouvant, en pleine prospérité matérielle et spirituelle, l'œuvre qui lui avait tant coûté et où il avait été si cruellement éprouvé. « Je pars content de tout ce que j'ai vu », mande-t-il au P. Général au moment de clôturer sa visite.

Le Séminaire de Halifax, et le Collège de Caraquet lui réservèrent les mêmes consolations : « C'est une excellente communauté, écrit-il en parlant de ce dernier, où une parfaite entente et une grande charité règnent entre tous les membres. Le Supérieur est un petit roi, qui est supérieur, économe, préfet et

curé, qui impose sa volonté et qui est obéi de tous ses sujets. J'ai été très édifié de la fidélité de chacun à remplir son devoir ; tous sont animés de bonne volonté et s'intéressent à leur œuvre » (19 janvier 1903).

Ceux qui ont connu le Collège du Sacré-Cœur dans toute sa splendeur, et il l'était alors, seront obligés d'avouer la parfaite ressemblance de cette gracieuse miniature en quelques traits de plume et de la réalité.

Mais la joie de se retrouver au milieu des siens, dans cette vie de famille, que l'isolement et la séparation rendent plus intime et plus douce, ne saurait faire perdre de vue au P. Blanche l'objet principal de son voyage au Canada. Il s'arrache donc aux charmes des ferventes communautés, où il vient de s'arrêter et de respirer un instant pour reprendre ses courses interminables à travers le Canada et les États-Unis.

Il voit d'abord, à Bathurst, Mgr Barry qui lui propose la mission du Tobique ; puis Mgr Blais de Rimouski, qui lui offre la desserte du pèlerinage de la Pointe-au-Père ; fait un saut jusqu'à Chicoutimi pour y surveiller la marche des travaux de construction de l'église ; de là, il parcourt successivement Montréal, Ogdensburg, Toronto, Chicago, Saint-Paul, Sioux Falls, dont l'évêque, Mgr O'Gorman, lui ouvre toutes grandes les portes de son diocèse, Fargo, Winnipeg, et enfin Prince Albert, où il va se reposer quelques jours, écrit-il le 8 avril, passer maintenant la Semaine sainte, faire ses dévotions, tout en rendant service à l'évêque de Saskatchewan, qui n'a

que deux prêtres, en ce moment, à son évêché, l'un malade, et l'autre très âgé ».

Le 26 avril, il était de retour à Chicoutimi, « le paradis terrestre de nos missions du Nord », écrit-il quelque part.

Hélas ! même dans le paradis terrestre, les ennuis viennent le relancer.

« La Compagnie de Pulpe nous avait donné un emplacement superbe, et la disposition du terrain nous permettait de construire un petit Lourdes, avec chapelle en bas de la Côte, qui aurait servi toute la semaine, puis l'église au-dessus. Le plan était ravissant.

Or, nous venons de faire des sondages, et nous ne trouvons pas de fondement solide ; nous allons sans doute être obligés de renoncer à cet emplacement unique, et construire, comme de simples mortels, dans un bas-fond. Nous en sommes désolés. »

Par malheur, ce n'étaient pas seulement de beaux rêves qui s'évanouissaient de la sorte, c'étaient tous les plans précédemment élaborés qui étaient à recommencer.

Et le sempiternel refrain de revenir tout naturellement sous la plume du P. Blanche : « Que de misères dans la vie ! »

Et il ajoute, non sans tristesse, il est si dur de revenir du pays des rêves à celui des froides et dures réalités : « Si nous ne pouvons trouver une maison près de l'ancienne église, nous ne bâtirons point cette année et nous « vivocherons » comme nous le pourrons ».

Mais suivons-le jusqu'à la dernière station de son

chemin de croix. Il doit, maintenant retourner rendre compte au Père Général de la mission, de laquelle il s'est acquittée avec le dévouement que l'on vient de voir, et hâter les préparatifs de la prochaine expédition, dont la direction va encore lui être confiée.

Le 6 août 1903 un premier contingent d'Eudistes, en route pour le Canada, arrivait à Liverpool, sous la conduite du P. Blanche ; et le 12 août, nos exilés le saluaient avec bonheur des rives hospitalières de leur nouvelle patrie.

Le 13, au soir, nos voyageurs arrivaient à Rimouski. Un train express faisant le service des transatlantiques les y attendait, pour les emmener immédiatement vers Caraquet, d'où, après une fervente retraite, dans laquelle les généreuses résolutions se fortifièrent, de saintes ardeurs apostoliques se renouvelèrent, les âmes se rapprochèrent plus intimement les unes des autres, en se rapprochant davantage du bon Dieu, tous se dispersèrent, pour gagner les postes que l'obéissance leur assigna.

Le P. Blanche revenait encore à Rimouski, le 28 de ce même mois, pour y accueillir un autre groupe de confrères et les diriger sur leurs postes respectifs.

De lourdes responsabilités lui incombent dès lors : c'est entre ses mains que les Supérieurs ont complètement remis les destinées de la Congrégation en terre canadienne.

Elles sont, certes, en bonnes mains : son dévouement, son abnégation et son savoir faire vont, en réalité, assurer la surveillance de celle-ci, en maintenir l'esprit et la conduire *suaviter et fortiter* vers l'avenir que la Providence ouvre devant elle.

## CHAPITRE V

### Aux avant-postes

### Le Vicaire Apostolique du Golfe Saint-Laurent et du Labrador (1903-1916)

---

Des vues profondément surnaturelles avaient porté le P. Blanche à accueillir, avec empressement les bienveillantes propositions de Sa Gr. Mgr Labrecque relatives à la Préfecture apostolique du Golfe Saint-Laurent.

« C'est une mission, écrivait-il dès qu'il en fut pour la première fois question, qui fournirait des débouchés à certaines âmes ardentes qui ont soif de sacrifices<sup>1</sup>. »

Et dans une autre lettre, il ajoutait : « Ces missions attireraient sur notre Congrégation, les bénédictions du bon Dieu<sup>2</sup> ».

Il est évident que, quand il plaidait avec tant de chaleur auprès de ses supérieurs la cause de ces intéressantes missions labradoriennes, il avait déjà complètement donné son cœur à celles-ci, et il ne lui restait plus qu'à leur donner sa vie.

De fait, un décret de Rome du 13 juillet 1903,

1. 24 décembre 1902.

2. 6 janvier 1905.

les avait soustraites à la sollicitude et au dévouement de Sa Gr. Mgr Labrecque, pour investir le P. Blanche de la plus large paternité sur elles. Ces missions devenaient donc bien siennes, comme il était leur pour toujours ; pour elles, il va encore lutter et souffrir, en attendant qu'il meure à leur service.

Toutefois, avant de pouvoir leur appartenir complètement et exclusivement, il va lui falloir, pour répondre à la volonté expresse du Père Général, joindre, durant quelques années encore, à la nouvelle charge de Préfet apostolique, celle de Vicaire provincial, et à ce titre, conserver la haute direction et la responsabilité des œuvres de sa Congrégation au Canada.

Il avait cependant, fait tout en son pouvoir pour éviter ce cumul, dont il entrevoyait tous les inconvénients. Il s'en ouvrait en ces termes à son Supérieur général :

« Il faudrait d'abord, à la tête de la province, un homme qui s'imposât aux autres par sa science énergique et entouré d'un conseil sur lequel il pût s'appuyer et qui le soutint dans son gouvernement. Pour moi, je n'ai pas ce qu'il faut... J'ai accompli ma tâche, et je ne suis bon qu'à me retirer sur la Côte Nord et rendre service dans ces conditions aux autres maisons du Canada. »

Plus tard, il reviendra sur ce même point, qui, manifestement, le préoccupe : « Le moment est venu de diviser la Province de la préfecture, et il serait bon que cette division se fit promptement... Lorsque

1. 22 décembre 1903.

vous l'aurez proclamée, je n'aurai plus qu'à m'enfoncer dans les déserts du Labrador<sup>1</sup> ».

Le Père Général ne crut pas devoir se rendre aux vœux du P. Blanche. Celui-ci fut donc maintenu dans cette charge, conservée uniquement, par obéissance, même après sa consécration épiscopale, jusqu'en 1906.

Il n'avait plus qu'à en remplir les fonctions. Aussi, après un premier voyage sur la Côte-Nord, qui ne fut pas sans lui occasionner maints petits ennuis, à en juger par ce mot qui échappe à son cœur encore plus qu'à sa plume : « Adieu, mon très cher Père, et priez pour moi. Je trouve parfois la charge bien lourde. Je m'en console en me disant que je fais toujours la volonté du bon Dieu : *non sicut ego volo, sed sicut tu*<sup>2</sup> » ; nous le retrouvons à Woonsocket, S. D., où il fait la visite de la petite communauté qui y est encore dans toute la ferveur de ses débuts (mai 1904) ; puis, quelques jours après à Valleyfield, où Mgr Emard lui ménage l'hospitalité la plus cordiale ; et il continue, portant de maison en maison les encouragements et les conseils, jusqu'au moment où il pourra reprendre le chemin de sa préfecture bien-aimée, pour y faire sa première tournée de confirmation.

Du premier coup, il est conquis par la sympathique population qu'il y rencontre :

« Depuis dix jours que je suis dans ces magnifiques territoires, écrit-il, je suis dans l'étonnement et l'admiration. Avec le concours du P. Colin, je

1. 7 avril 1903.

2. 23 octobre 1903.

fais dans chaque poste une retraite et nous avons eu, à la Pointe-aux-Esquimaux, une magnifique mission de cinq jours, terminée par la consécration de la préfecture à la sainte Vierge, la confirmation et une plantation de croix. Pas un homme n'a manqué de faire sa retraite. Ces braves gens, qui n'avaient jamais eu d'exercices de ce genre, étaient dans l'enthousiasme. Nous avons confessé, à nous deux, 800 personnes, et nous sommes repartis le jour même de la clôture pour Anticosti<sup>1</sup>. »

Aussi est-ce avec peine qu'il s'arrache à ses fidèles qui le réclament, à leurs missionnaires, qui seraient si heureux de le conserver au milieu d'eux, pour venir reprendre sur la Côte-Sud ses courses sans fin.

Et il en sera ainsi aussi longtemps qu'il lui faudra partager son temps, son attention et son dévouement entre les œuvres multiples sur lesquelles s'étend son autorité.

La Providence ne jugea cependant pas encore assez lourde la croix qui pesait sur ses épaules.

Il était à la Pointe-aux-Esquimaux, au mois de septembre 1905, y procédant à l'installation du nouveau curé, le P. Louis Le Doré, quand lui arriva la nouvelle de sa nomination de Vicaire apostolique.

« J'en suis tout bouleversé, écrit-il aussitôt ; Enfin, comme je ne vois, dans tous ces événements, que la volonté de Dieu, *fiat* !... Adieu, mon bien cher Père ; je me recommande à vos prières, afin que le bon Dieu ait pitié de moi et qu'il me donne les grâces qui me sont nécessaires. Je n'ai jamais été effrayé de la responsabilité d'une charge, comme

1. 25 mai 1904.

je le suis en pensant à celle qui me tombe sur le dos<sup>1</sup>. »

Que cette vie est donc belle dans sa superbe rectitude, dans sa lumineuse unité ! Le P. Blanche — c'est la dernière fois que nous l'appelons ainsi — reste bien, *qualis ab incepto*... tel que nous n'avons jamais cessé de le voir depuis que nous le suivons à travers tous les détails, tous les incidents de son existence si mouvementée : un homme de devoir dans toute la force de ce mot supérieur, dont on comprend, de moins en moins, la profonde simplicité ; un homme que rien n'ébranle ni ne fait dévier, parce que la volonté de Dieu, qu'il aperçoit toujours à travers celle de ses Supérieurs, est sa force, son point d'appui, sa lumière suprême. Il est comme le soldat dont parle l'Évangile, qui n'a d'autre ambition que de servir, que de répondre à tous les désirs de ses chefs... On lui a dit de quitter la France, il l'a fait ; de besogner péniblement dans sa nouvelle patrie, il le fait encore ; on lui demande d'accepter l'épiscopat, il en prendra la charge et n'en connaîtra pas les honneurs. Ne pourra-t-il pas, en effet, écrire bientôt : « Faute de domestique, c'est moi qui réveille la Communauté, allume le feu tous les matins. C'est une fonction peu épiscopale, mais on fait comme on peut<sup>2</sup> ».

C'est bien là le *fiat* qui assure la toute puissance à qui sait le prononcer. C'est par un *fiat* que le monde a été créé ; par un *fiat* qu'une humble Vierge lui a donné son Sauveur ; Ce sera par le *fiat* mille fois répété des véritables apôtres qu'il sera sauvé

1. 10 septembre 1905.

2. 2 février 1908

Le sacre du nouvel évêque eut lieu dans la somptueuse cathédrale de Chicoutimi, le 28 septembre 1905, avec toute la solennité et la pompe qui appartiennent à ces majestueuses et imposantes cérémonies.

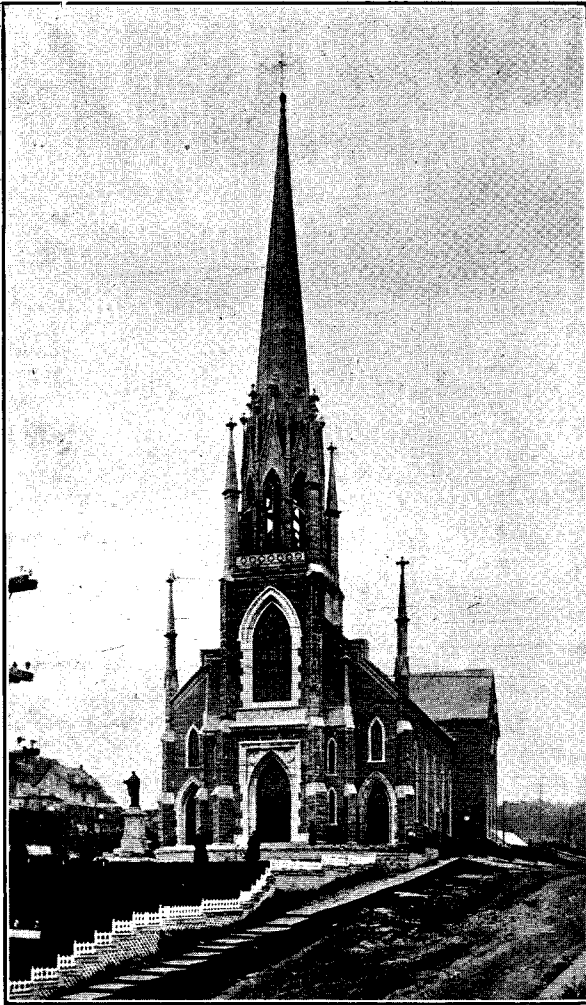
Sa Gr. Mgr Bégin, archevêque de Québec, avait tenu à imposer lui-même les mains à son nouveau suffragant ; et le sermon de circonstance fut prononcé par Sa Gr. Mgr Blais, évêque de Rimouski, qui rappela éloquemment le rôle assigné par Dieu à l'épiscopat catholique, ainsi que les responsabilités et les devoirs inhérents à ce rôle auguste.

A la suite de la cérémonie de consécration, il y eut réception de tout le clergé à l'Évêché.

A la fin du repas, Mgr Labrecque exprima au nouvel évêque la joie qu'il éprouvait de voir confier à des mains si dignes les intérêts religieux de ce peuple du Labrador, dont lui-même avait été auparavant chargé et qui avait répondu avec tant de foi et de confiance aux soins dont il l'avait entouré !

Mgr Blanche répondit, avec émotion à ces paroles de Monseigneur de Chicoutimi. En un langage tout de cœur et de délicatesse, Sa Grandeur exprima la reconnaissance que lui et ses frères en religion doivent aux évêques et au clergé du Canada, pour la sympathie avec laquelle ils ont accueilli leur Institut.

Enfin, comme pour compléter cette fête oratoire d'un genre si élevé, Monseigneur l'Archevêque de Québec dit la joie que lui causait la solennité de ce jour et l'estime dans laquelle il tient la Congrégation fondée par le B. J. Eudes. « Lorsque, voilà trois ans, ajouta Sa Grandeur, j'étais l'objet d'une



Chicoutimi. — Église du Sacré-Cœur, bâtie par Mgr Blanche.

réception si cordiale et si distinguée à ce magnifique Collège de Versailles, l'un des plus beaux de France, et dont Mgr Blanche était alors Supérieur, qui aurait pensé que, peu de temps après, je donnerais la Consécration épiscopale à cet éminent religieux devenu l'un des suffragants du siège archiépiscopal de Québec ? »

Le lendemain 29, à la suite de cette première fête officielle, et si parfaitement réussie, qui s'était déroulée avec tant d'éclat dans la Cathédrale de Chicoutimi, une autre avait lieu, d'ordre tout intime, véritable fête de famille, dans l'église du Sacré Cœur du Bassin. L'affection, la reconnaissance et la joie s'y donnèrent libre cours et s'y exprimèrent dans ce *magnificat* que, au nom de tous, le R. P. Dagnaud chanta, tout en le commentant en termes vibrants, dans une langue harmonieuse, avec d'enthousiastes accents.

Ce fut vraiment, à ce moment-là, l'heure des âmes : mystérieuses et invisibles, elles accouraient de toute part, planant au-dessus de la foule, si pieusement attentive à tous les détails de la messe pontificale, que le nouvel évêque célébrait pour la première fois avec une inexprimable émotion.

Qu'il était donc heureusement inspiré l'orateur sacré qui, ce jour-là, ayant à mettre ses lèvres humaines au service des sentiments les plus élevés, et se laissant emporter par le mouvement de son cœur, nous invitait à ouvrir, dans une maison presque déserte, cachée dans un coin silencieux du Vieux Paris, l'humble cellule « d'un vieillard abîmé sous le poids d'une immense douleur. Hier, la table de famille était animée et joyeuse ; des enfants

nombreux se pressaient autour d'elle, et pareils aux rameaux de l'olivier, faisaient au père une couronne d'honneur et de vertu. La tempête s'est abattue sur l'arbre vigoureux ; les rameaux, violemment séparés du tronc, ont été portés par les vents sur tous les rivages ; et aujourd'hui le vieillard est seul, pleurant sur l'exil de ses enfants<sup>1</sup>... »

Mais voici que, tout à coup, son visage se relève lentement et s'éclaire d'une expression de bonheur tranquille et de mélancolique douceur. Ah ! lui aussi, franchissant l'océan, qui ne compte pas pour les âmes, il est venu s'agenouiller auprès de celui de ses enfants que l'Église lui a demandé pour l'élever à la dignité pontificale, afin de recueillir en pleurant de joie, en chantant sa reconnaissance la première bénédiction tombée de ses mains tout fraîchement consacrées ! Oui, certes, il était là, on l'aura reconnu, le vénéré P. Le Doré, tout brisé par l'âge et les fatigues, l'âme toujours vaillante et toujours ardente ; ils étaient là, eux aussi, tous les frères du nouvel évêque, tous ses anciens compagnons de peine d'hier, aussi bien que les humbles missionnaires de son lointain vicariat ; ils étaient là tous ceux qui, au cours des années déjà nombreuses de son sacerdoce, avaient été relevés, bénis et encouragés par lui ; tous ceux à qui l'unit irrévocablement la paternité spirituelle qu'il vient de recevoir dans toute sa plénitude...

Quelques jours après, l'âme toute remplie des saintes et inoubliables émotions des incomparables journées qu'il venait de vivre et qui s'étaient si

1. Discours du R. P. Dagnaud.

rapidement enfuies, Mgr Blanche prenait, en toute hâte, le chemin de son vicariat.

Ce n'est pas sur le Thabor que se cueillent les fleurs empourprées de l'apostolat : Mgr Blanche va le constater de nouveau.

Il sait, du reste parfaitement, ce qui l'attend sur sa côte déserte : le rude hiver, avec son cortège de glaces, de tempêtes, de froid intense ; la pauvreté, dont il devra tant de fois subir la dure étreinte ; l'isolement douloureux auquel il sera irrémédiablement condamné : isolement de ses confrères, de cette vie de communauté qui a entouré de sa bienfaisante sauvegarde les premières années de sa vie religieuse ; isolement de la famille, isolement du monde entier durant les longs mois de cette garde rigoureuse que l'hiver monte, chaque année, autour du vaste domaine qu'il semble s'être réservé, et qu'il encercle de toute part.

Il sait tout cela ; comme il sait encore toutes les difficultés inséparables de l'exercice de son ministère ; il sait les immenses distances qu'il lui faudra parcourir, au cœur de l'hiver, en pleine nuit parfois, sans autre moyen de transport qu'un petit traîneau tiré par des chiens, dans lequel il lui faudra courir à chaque instant le risque d'être renversé et enseveli dans l'épaisse couche de neige qui recouvre le sol ; il sait aussi l'écrasante besogne que lui imposera la multiplicité de ces petits postes perdus dans le vaste territoire confié à sa sollicitude pastorale, soit tout le long du littoral du Saint-Laurent, de Portneuf au Labrador, soit dans les immenses solitudes du Nord, à travers lesquelles les peuplades sauvages et les Esquimaux, encore païens errent.

en toute liberté à la recherche du poisson et des animaux à fourrures...

Tout cela, il l'a distinctement entrevu le jour de sa consécration ; il l'a parfaitement accepté. Cependant, au moment où, pour la première fois, il va sentir peser sur son âme ce grand silence de plusieurs mois, et voir se dresser entre lui et tous ceux qu'il va quitter l'infranchissable barrière de glace, son cœur se sent en proie à une angoissante et indéfinissable appréhension...

Un fâcheux contre-temps contribua, du reste, à lui rendre plus pénible ce premier départ. A son arrivée à Québec, où il comptait s'embarquer le lendemain, il apprend que les derniers steamers à destination de la côte sont partis depuis quelques jours déjà. Après avoir « remué ciel et terre », c'est l'expression même dont il se sert, il obtint deux places, pour le P. Le Doré et pour lui-même, à bord du *Savoy*, faisant le service d'Anticosti, qui les déposerait tous les deux aux Sept-Iles, d'où ils gagneraient comme ils le pourraient la Pointe-aux-Esquimaux.

Hélas ! il n'était pas au bout de ses ennuis : « A la Rivière-du-Loup, écrit-il, un tuyau de la machine crève et le capitaine fut sur le point de renoncer à son voyage. Il réussit, grâce à Dieu, à réparer cet accident, et, le lendemain, nous débarquions aux Sept-Iles. Nous fûmes obligés d'y attendre huit jours un petit steamer qui devait nous conduire à la Pointe. Enfin, nous dîmes adieu aux PP. Conan et Divet ; mais le capitaine, encore quelque peu sous l'influence de ses nombreuses libations en l'honneur de Bacchus, donna des ordres pour aller au Sud, alors que nous devions aller au Nord. Dès qu'il

s'aperçut de son erreur, il cingla immédiatement vers la terre. C'était trop tard. Quand nous fûmes en vue de celle-ci, il était complètement désorienté et craignant de s'échouer, il jeta l'ancre ; et ce n'est que le lendemain qu'il constata qu'il se trouvait à cinquante milles plus bas qu'il ne pensait. Heureusement que la mer était calme ; car si nous avions reçu ce soir-là, le coup de vent que nous avons reçu le lendemain, nous eussions été jetés à la côte<sup>1</sup>...

Dès cette première lettre, écrite quinze jours après son arrivée à la Pointe-aux-Esquimaux, il note sur un ton mi-plaisant qui ne réussit pas à donner complètement le change sur les véritables sentiments de son âme : « Cet isolement complet du monde est pénible. Le Canada pourrait changer d'allégeance et le drapeau étoilé remplacer le drapeau britannique sur la citadelle de Québec, que nous serions encore à la Pointe-aux-Esquimaux à prier pour le Roi, à chanter *God save the King* ! Enfin, c'est un petit sacrifice au bon Dieu pour obtenir ses bénédictions sur le Vicariat. »

De temps en temps, à intervalles assez irréguliers, un traîneau à chiens réussit à pénétrer dans son désert de glace et à lui apporter des nouvelles du dehors. On devine le joyeux accueil qu'il leur fait.

« Enfin ! je reçois aujourd'hui de vos nouvelles ! Je commençais à croire qu'après m'avoir lancé dans les glaces du Labrador, vous m'abandonniez à mon bienheureux sort. Pas un mot depuis cinq mois ! Aussi votre lettre a-t-elle été un rayon de soleil qui est venu réveiller et réchauffer mon âme un peu

1. 12 décembre 1905.

engourdie par le froid. Merci, mon bien cher Père. Nous sommes tellement séquestrés sur cette côte pendant l'hiver, qu'on a besoin de recevoir, de temps en temps, quelques lettres pour sentir que l'on est encore de ce monde et qu'il y a des confrères qui songent à nous et qui prient un peu pour nous... »

Et la conversation s'engage, longue, intime, débordante d'affection filiale, d'intérêt pour la Congrégation, pour les chers missionnaires aussi, dont il n'a que d'excellentes nouvelles à donner : « Ici tout va bien. La paroisse de la Pointe-aux-Esquimaux va admirablement. Tous les jours, à la messe du matin, il y a cent à cent cinquante personnes, et tous les soirs à 5 heures, nous avons la prière, à laquelle assiste la majorité des paroissiens. Nous avons installé la Congrégation de la sainte Vierge, des Dames de Sainte-Anne, la Ligue du Sacré-Cœur. Nous avons aussi l'association du chemin de croix, qui compte quatre cent-soixante membres, qui le font au moins une fois la semaine. Le rosaire vivant comprend tout le monde, hommes, femmes enfants. C'est admirable, et les deux Pères chargés du ministère y trouvent de grandes consolations<sup>1</sup>... »

Heureusement que le printemps va rendre sa liberté à l'évêque emprisonné par l'hiver et lui permettre de s'occuper activement des intérêts multiples dont il a la charge.

A la première occasion, aussitôt la navigation reprise, il s'échappe de la Côte-Nord, visite une dernière fois, en qualité de provincial, les maisons de la Congrégation ; fait un rapide voyage en Europe

1. 19 mars 1906.

pour représenter et défendre les intérêts de ces dernières à l'Assemblée générale de sa Société; puis, en toute hâte, il revient à son poste de combat, libre de toute responsabilité étrangère.

Aussi va-t-il, plus que jamais, pouvoir se donner complètement à son vicariat. Il en entreprend sans tarder la laborieuse visite, et il y consacrera toute l'année 1907.

« Je suis à me reposer, depuis deux jours, des vingt-quatre missions que je viens de donner depuis le 15 mai, écrit-il le 28 juillet, de la Pointe-aux-Esquimaux. Je suis éreinté, et je ne suis encore qu'à la moitié de ma visite. Dans chaque mission, je prêche une retraite de trois jours, confesse tous les habitants, et après une communion générale de toute la paroisse, j'administre le sacrement de Confirmation. Si la bête est fatiguée, l'âme est heureuse des résultats obtenus par ces missions. »

Et le 4 octobre, il décrivait en ces termes la vie apostolique, menée par lui durant les cinq derniers mois :

« Je rentre de ma tournée de Confirmation, très fatigué, mais heureux de mes cinq mois de mission. J'ai visité, grâce à ma petite frégate, tout mon vicariat, à l'exception de trois missions que j'ai été obligé de laisser à l'année prochaine. Dans toute ma visite, j'ai reçu l'accueil le plus cordial. Dès que le *Saint-Louis*, était signalé, des coups de fusil annonçaient son arrivée, et les blancs comme les sauvages, s'empressaient d'accourir au rivage pour recevoir ma bénédiction. Je commençais immédiatement ma retraite, et partout j'ai eu la consolation de la voir suivie par tous les habitants. Tous les travaux

étaient alors interrompus et chacun se faisait un devoir d'assister à toutes les réunions, de se confesser et de communier. Le dernier jour, je donnais la Confirmation et je partais, heureux de laisser ces braves gens en grâce avec le bon Dieu. Si vous aviez été là, quel bien vous eussiez ait ! A part cinq missions, où le bon P. Travers est venu m'aider, j'ai prêché toutes les autres et confessé tout mon monde. »

L'année suivante, Mgr Blanche acheva la visite de la partie extrême de son vicariat. Ce nouveau voyage fut fertile en incidents de toute sorte. Monseigneur faillit y trouver la mort dans un naufrage auquel il n'échappa que par une protection visible de la bonne sainte Anne à qui, dans l'imminence du danger, alors qu'il était à faire la manœuvre comme le dernier des matelots, il voua un pèlerinage à son sanctuaire de Beaupré.

On connaît désormais, le cadre dans lequel les dernières années de sa vie vont se dérouler ; comme on connaît aussi la trame sous laquelle va s'en achever le dessin.

A part quelques circonstances extraordinaires, qui, de temps, en temps viendront en briser l'héroïque monotonie, cette belle vie, sur laquelle les ombres du soir commencent à descendre, s'achèvera tranquillement dans l'accomplissement exact du devoir de tous les jours. Mgr Blanche sait que sa consécration a fait de lui *forma gregis*, le modèle supérieur de son petit troupeau ; il le sera, comme il l'a été des communautés qu'il a précédemment dirigées.

De même donc que, supérieur du Collège Sainte-Anne, il partait à jeûn et à pied, certains dimanches



Monseigneur Blanche et un groupe de Montagnais.

matin, en pleine tempête d'hiver, pour aller célébrer la sainte messe à dix milles de distance ; de même, aux Sept-Iles, où il n'a pas tardé à établir sa résidence, on le verra observer avec une minutie presque scrupuleuse les moindres prescriptions de ses Constitutions d'Eudiste ; on le verra, à certains jours, alors que, la nuit précédente, son entourage effrayé par la violence des crises menaçant de l'emporter, se demandait s'il ne fallait pas lui administrer les derniers sacrements ; on le verra dis-je, le lendemain matin, le premier rendu à l'oratoire pour la méditation, comme s'il eût reposé le plus tranquillement du monde...

Est-il besoin d'ajouter que son souci constant, à partir surtout de sa consécration épiscopale, d'être avant tout l'homme de son vicariat, l'homme de la Côte-Nord, n'eut rien d'exclusif, et ne porta en rien atteinte aux sentiments qui ne cesseront jamais de faire battre son cœur si noble et si généreux.

Jusqu'au bout donc, Mgr Blanche gardera pour la personne sacrée du Souverain Pontife un véritable culte, tout d'obéissance filiale, de respect sans limite, de dévouement complet. Lui aussi, il avait subi la surnaturelle et irrésistible attirance de la grande âme, de la lumineuse figure de Pie X. Aussi, toutes les fois que Pie X ouvrira la bouche, l'écho de sa parole retentira d'un point à l'autre des silencieuses solitudes du Labrador et de la Côte-Nord. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire les lettres pastorales, relativement nombreuses, que, durant les quinze années de son épiscopat, Mgr Blanche adressa soit à ses missionnaires, soit aux fidèles de son vicariat.

Jusqu'au bout, jusqu'à son dernier souffle, qu'il

rendra entre les mains de son Supérieur Général et au milieu de tous ses frères, Mgr Blanche restera Eudiste au plus profond de l'âme ; aimera passionnément sa Congrégation, dont il aura toujours si vivement à cœur le développement et la prospérité ; aura pour son chef vénéré une soumission sans réserve, une affection et une reconnaissance qui iront croissant sans cesse...

Jusqu'au bout, ajouterons-nous, il demeurera fidèlement attaché aux deux patries que le bon Dieu lui avait données : à sa patrie d'adoption tout d'abord, le Canada, qui lui fut si hospitalier et qu'il s'efforcera de payer en retour, en en épousant loyalement et sincèrement tous les intérêts ; en s'associant intimement à tous les événements de sa vie nationale et religieuse. Nul ne comprit mieux que lui, ni ne mit plus facilement en pratique ce mot d'ordre donné par le T. H. P. Le Doré, dans sa circulaire du 29 juillet 1905 : « Là-bas, nous devons être... Canadiens ! »

Canadien, Mgr Blanche le fut donc, et avec bonheur, de cœur et d'esprit. Aussi, écoutons-le, au lendemain du premier Concile de Québec, nous dire la joie dont son âme déborde :

« Nous terminons notre Concile qui, grâce à Dieu, a été une fort belle réunion, où l'Esprit de Dieu a régné complètement, depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce Concile fera époque dans l'histoire de l'Église canadienne, qui en sortira, plus forte, plus vivante, plus agissante que jamais. »

Écoutons-le encore, l'année suivante, d'un mot rapide, nous faire part des impressions si vives qu'il emporte du Congrès Eucharistique de Montréal.

« Je ne vous parle pas du Congrès Eucharistique,

qui a été une vraie féerie religieuse, fête splendide comme on en aura vu rarement au cours des âges, soit que l'on considère le nombre et la qualité des travaux présentés aux séances ; soit que l'on envisage l'assiduité étonnante avec laquelle les séances ont été suivies ; soit que l'on s'arrête aux grandioses manifestations auxquelles le Congrès a donné lieu, on est obligé de convenir qu'il a été superbe... »

Rappellerons-nous enfin, le dernier document officiel sorti de sa plume ! Quelques mois avant de mourir, comme il va quitter son Vicariat, hélas ! pour n'y plus rentrer, il tient, lui évêque ; lui, par conséquent, défenseur né de tous les droits, à élever la voix, à protester avec toute l'énergie de son âme contre l'odieuse persécution dont les Canadiens français sont l'objet dans l'Ontario ; il tient aussi à prélever sur sa pauvreté et sur la pauvreté de son troupeau l'obole de la charité en faveur de ceux qui luttent pour conserver le droit inaliénable de parler la langue de leurs aïeux.

Certes, Canadien, Mgr Blanche l'a été ! Personne ne sera surpris de nous voir ajouter qu'à l'amour de sa patrie d'adoption, il joindra aussi, jusqu'au bout, l'amour de la France. Ces deux amours vont, du reste, si bien ensemble...

« Adieu, mon très honoré et bien cher Père, écrit-il en novembre 1914. Dans notre solitude, nous ne vous oublions point ; nous pensons même bien souvent à vous pendant cette affreuse guerre. Nous vivons au Labrador, mais notre esprit et notre cœur sont là-bas, à Paris, à la Marne, à l'Aisne, au Nord, avec ceux qui marchent, qui peinent, qui couchent

à la belle étoile, sous la pluie, le brouillard, la neige ; avec ceux qui tombent, qui meurent... et avec ceux qui triompheront, nous l'espérons. »

Cet espoir ne devait pas se réaliser ; l'ancien et glorieux combattant de 1870 allait mourir sans même avoir pu apercevoir l'aube du triomphe et de la victoire blanchir doucement l'horizon ensanglanté.

Dès l'année 1911, Mgr Blanche se savait irrémédiablement condamné. « Vu l'état de ma santé, écrivait-il le 3 novembre 1911, si cela continue, je vais être obligé de vous demander une place à Plancoët. Le jour de mon départ de Gysegem, je fus pris, en me rendant du séminaire à la gare, de suffocations, de douleurs sous le sternum. Je n'y fis pas attention, et j'attribuais cette indisposition à la chaleur. En traversant l'océan, j'éprouvai les mêmes symptômes en essayant de marcher contre le vent. De retour aux Sept-Iles, je fus pris, différentes fois, des mêmes crises ; je consultai enfin le docteur et il m'avoua que j'étais atteint d'une myocardite et d'une angine de poitrine. Qu'est-ce que cela va devenir ? Avec ça je ne souffre pas trop, mais je suis embarrassé, et j'éprouve des engourdissements dans les bras et à la nuque. Enfin, que la volonté de Dieu s'accomplisse ! J'ai prêché cela toute ma vie. Je vais tâcher de le mettre encore plus en pratique dans mes derniers jours. »

Rien n'est triste comme les dernières années de ce bon soldat du Christ *bonus miles Christi*, que nous avons accompagné à travers toutes les étapes de son long, fécond et beau service.

Les épreuves vont s'abattre sur lui et faire tomber sur son âme endolorie un lourd voile de tristesse,

qui ira s'épaississant chaque jour davantage, et l'enveloppant bientôt de toute part.

C'est la mort tragique de plusieurs de ses meilleurs missionnaires, les PP. Conan, Brézel, Le Jollec, emportés en pleine jeunesse, et laissant derrière eux des vides irréparables.

« Notre vicariat est dans le deuil. La mort vient de frapper un de nos plus intrépides missionnaires, le P. Conan, curé de Clarke City. »

Et après avoir donné les multiples détails de l'horrible accident, Mgr Blanche continue. « C'est une rude épreuve, mon bien cher Père. Enfin, nous n'avons plus qu'à prier et nous soumettre à la volonté divine. C'est le cœur brisé que je vous écris ces quelques lignes. »

« Notre vicariat est encore en deuil, répète-t-il en 1912. Ce n'était pas assez de deux noyés en dix ans ; un accident vient encore de nous enlever un de nos meilleurs missionnaires, le P. Jollec, homme ferme, pieux, sage, prudent, sachant la langue montagnaise. Des gens qui ne nous connaissent pas, nous accuseront d'imprudence ; mais, pour moi, je cherche la raison pour laquelle la Providence nous traite si sévèrement, et plus je cherche à scruter ce problème, plus je m'enfonce dans les ténèbres... *Fiat voluntas Dei !...* »

Ce *fiat* généreux, que de fois il lui faudra encore le redire et le répéter en sanglotant !

Nouvelles et pénibles épreuves, ces difficultés qu'il éprouve à procurer des religieuses à son vicariat, à les y maintenir, et hélas ! à les remplacer...

Épreuve toujours ce désastreux incendie, qui le prive de son bienfaisant et utile convent de la Pointe-

aux-Esquimaux, sa pépinière d'institutrices pour toute la Côte :

« Je me soumets de grand cœur à la volonté de Dieu, écrira-t-il à cette occasion ; mais je trouve qu'il m'envoie souvent des incendies, et cette épreuve n'est pas moins cruelle que les précédentes<sup>1</sup>. »

La souffrance avait fait son œuvre ; la mort pouvait venir : quoique s'emparant de Mgr Blanche soudainement, et le terrassant brusquement, elle ne le prendrait pas à l'improviste.

On remarqua que, pour la première fois, en quittant les Sept-Iles pour le voyage d'où il ne reviendrait pas, de grosses larmes coulaient silencieusement le long de ses joues, que la maladie avait déjà profondément creusées. On sentait que l'adieu qu'il adressait à tous ceux qu'il aimait devait être définitif. Lui-même s'en rendait parfaitement compte : le verdict du docteur ne lui permettait aucune illusion ; mais le devoir, une dernière fois, l'appelait : le vaillant soldat tenait à mourir au poste. Après avoir donné sa vie à son vicariat tant aimé, si bien servi, il allait mourir pour lui.

## CHAPITRE VI

### La mort sur la brèche (27 juillet 1916)

---

Mgr Blanche se mit en route dans les premiers jours de juin 1916, afin de se rendre à l'Assemblée générale de sa Congrégation, convoquée à Paris, pour la fin de juillet, dans cette antique maison des Carmes, dont les murs vénérables avaient été arrosés du sang des martyrs de 1793. On sait que, parmi ceux-ci, le P. Hébert, dernier supérieur général des Eudistes avant la Révolution et confesseur de Louis XVI, occupe une place glorieuse.

Une dernière joie — la main délicatement paternelle de la Providence sait toujours en disposer, même autour des peines les plus cruelles — une dernière joie, disons-nous, lui était réservée sur cette terre canadienne qu'il ne devait plus revoir. D'impérieuses circonstances ayant fait retarder d'une année la célébration du vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Collège Sainte-Anne, Mgr Blanche devait à celui-ci, et il se devait à lui-même d'y assister.

Nous avons eu la bonne fortune de retrouver, dans ses papiers, une feuille hâtivement crayonnée, sur

laquelle nous cueillons d'une main émue ces quelques notes :

« A la vue de ces endroits, dans lesquels s'est passée une partie importante de ma vie, j'éprouve le sentiment qui faisait dire au poète : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à mon âme et la force d'aimer ? Tout le passé renaît à mes yeux, avec un charme plein d'apaisement ; tout me parle des péripéties de ma vie, en ravive les impressions, en réveille les joies. De tous côtés monte comme un parfum que j'aime à respirer. Et ce collège..., cette église... Rien ne pourra me faire oublier ces souvenirs d'autant plus aimés maintenant que descendent les dernières ombres sur des jours qui déclinent... »

Chose étrange : Mgr Blanche, qui n'a jamais rien eu du poète, lui, l'homme des réalisations pratiques, lui que la volonté seule et une volonté inflexible, menait, le voilà qu'il éprouve le besoin, au soir de sa vie, d'ouvrir son âme et, largement, à la poésie des choses, de se laisser bercer par son rythme caressant, d'en subir la magique et attendrissante influence...

Nous avons eu l'avantage d'entendre ses *Novissima Verba*. Le discours qu'il prononça, dans la circonstance, fut un véritable discours de combat, dont les accents, entraînants retentissent encore à nos oreilles.

En l'entendant donner aux Acadiens groupés autour de lui une superbe leçon de fierté nationale avec une énergie, une passion qui soulevaient son auditoire, on ne se serait pas douté que la nuit précédente, une autre crise — prélude de celle qui devait

l'emporter quelques semaines plus tard — avait failli lui être fatale.

En soldat, il avait vécu ; en soldat, il mourrait ; debout toujours, le bras tendu, prêt pour la lutte...

Péniblement, il gagne Paris. Les travaux de l'Assemblée générale, qu'il suit pourtant avec une édifiante régularité, le fatiguent beaucoup.

Puis vient, pour lui, le moment de plaider la cause de son vicariat, de ses missionnaires, dont à tort ou à raison — nous n'avons pas à en juger — il croyait les droits trop peu compris. Il le fait avec toute sa chaleur d'âme, il lit le long mémoire, soigneusement élaboré, où il dit toutes ses souffrances, toutes ses appréhensions, toutes ses espérances aussi...

A peine a-t-il achevé, à peine a-t-il, une dernière fois, évoqué l'image de sa Côte-Nord, tendrement et passionnément aimée, qu'il s'affaisse doucement. Il venait de mourir en servant !

C'est à son poste que la mort l'avait trouvé quand elle vint le relever de son commandement ; et il y faisait ce que, toute sa vie, il avait fait, si simplement, si fidèlement aussi : son devoir.

Homme d'obéissance jusqu'à la fin... *usque ad mortem*, il rendait les armes entre les mains de son nouveau supérieur général, que la veille même, 26 juillet, il avait contribué à élire ; et c'est réconforté par la paternelle bénédiction de celui-ci qu'il franchissait le seuil de l'éternité.

Ses funérailles furent très simples. Les circonstances — on voudra bien se rappeler que le canon grondait alors sinistrement au-dessus de Paris — n'y permettaient guère d'éclatantes démonstrations. Tous ces

confrères présents à Paris, ceux de Versailles et des environs, les membres de sa famille, de nombreuses religieuses, parmi lesquelles nous nous en voudrions de ne pas relever la présence des déléguées du Refuge de Versailles, si chères jusqu'au bout au vénéré défunt, conduisirent au cimetière sa dépouille mortelle, qui fut déposée dans le caveau des religieuses de Notre-Dame de la Charité du Refuge.

C'est là, qu'en attendant la résurrection, et après avoir bien souffert et bien combattu, il repose enfin, ce bon soldat du Christ, *bonus miles Christi*, dont nous venons de rappeler la vie, de redire les vertus, de retracer le fécond et rude service...

VIVE JÉSUS ET MARIE !

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                            |     |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| AVANT-PROPOS .....                                                         | 7   |
| CHAPITRE I. — La famille. Le Collège.....                                  | 9   |
| — II. — Au service de la patrie, de Jésus-Christ<br>et de la jeunesse..... | 21  |
| — III. — Premières fondations canadiennes....                              | 39  |
| — IV. — Par monts et par vaux.....                                         | 67  |
| — V. — La vicaire apostolique du Golfe Saint-<br>Laurent. ....             | 81  |
| — VI. — La mort sur la brèche.....                                         | 101 |

